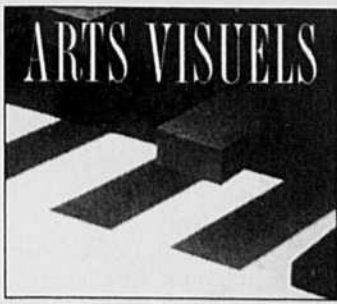


C.A.H.E.R.

Lettres québécoises Page D 3  
Essais québécois Page D 5  
Le Feuilleton Page D 6



Essais étrangers Page D 7  
Poésie Page D 9  
Formes Page D 12

# LIVRES



Histoire de l'art

## Œuvre de raison

Les livres aident à saisir le sens de l'histoire qui peut échapper au lecteur. Les livres racontent des histoires, proposent des exégèses. D'autres s'apparentent à des registres. Ils gardent en eux ce que le temps veut bien léguer, ce que les chercheurs recouvrent de renseignements. Lorsque vient le temps de parler de l'art, les catalogues raisonnés résonnent. Sur l'œuvre de son père, le peintre Jean-Paul Riopelle, celui que vient de lancer Yseult Riopelle est colossal. Il règle l'histoire. Et fait se poser moult questions.

BERNARD LAMARCHE

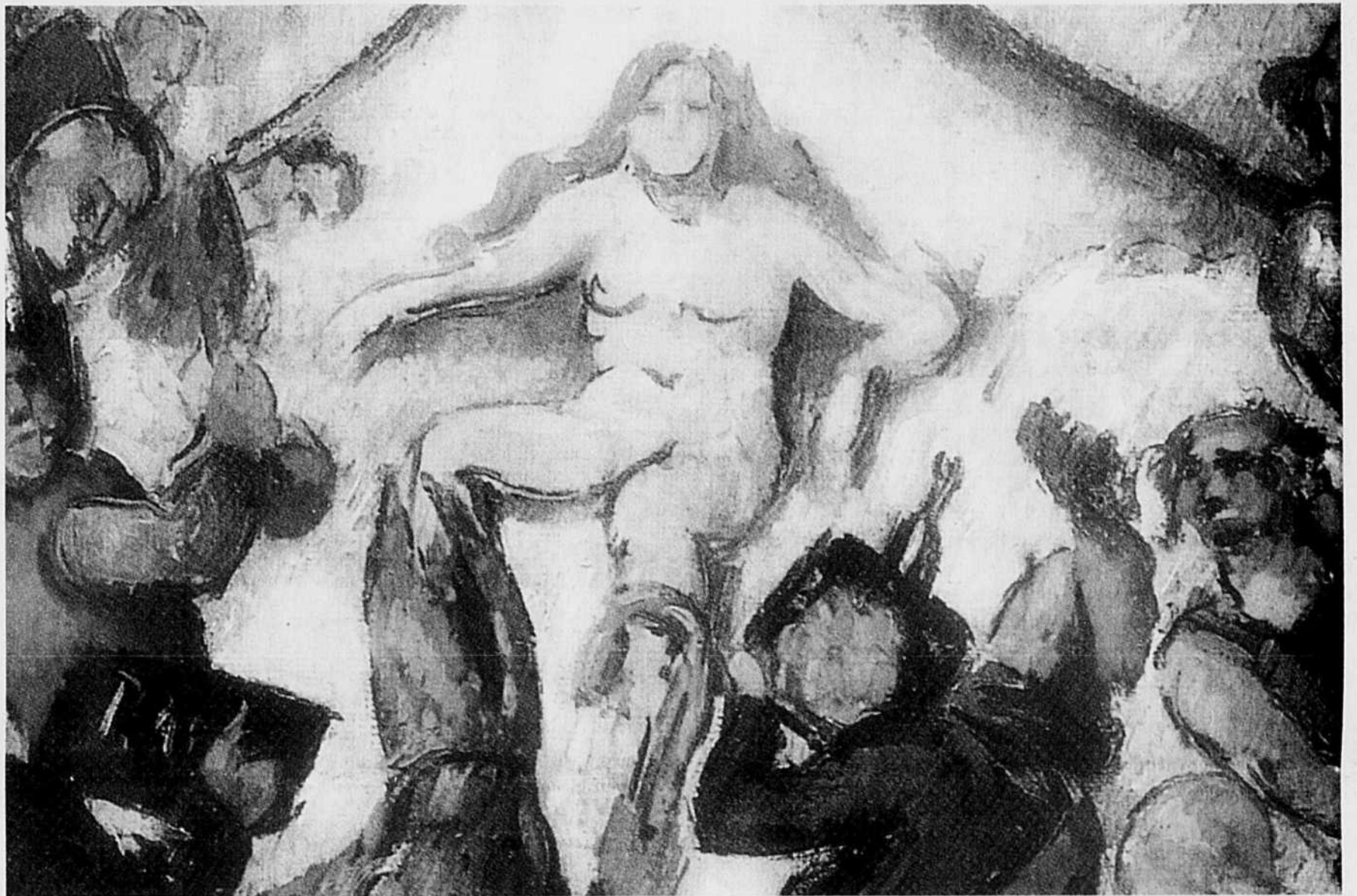
L'affaire n'est pas mince. Il est question d'un événement dans l'horizon de l'histoire de l'art québécois, où existent très peu d'ouvrages de la sorte. On compte sur les doigts de la main les ouvrages qui s'évertuent à dresser l'inventaire complet des œuvres produites par un artiste. On connaît le catalogue signé par Pierre L'Allier des œuvres d'Henri Beau (1863-1949), publié par le Musée du Québec en 1987, celui des travaux de Joseph Légaré (1795-1855), rédigé par John R. Porter (1978), l'actuel directeur de l'institution muséale des plaines d'Abraham, puis, enfin, pour le XX<sup>e</sup> siècle, le catalogue raisonné de l'œuvre gravé de Frédéric B. Taylor (1906-1987), publié en 1992, par Sophie Gironnay.

Il aura fallu que le premier artiste québécois majeur du XX<sup>e</sup> siècle à voir son œuvre fixé sur papier soit le plus brouillon. Riopelle, qui a eu une vie mouvementée et une carrière prolifique, qui n'a jamais été très rigoureux pour ce qui est de l'identification de ses œuvres, n'a jamais tenu de registres. Le processus de catalogage est d'autant plus compliqué que l'absence de données systématiques est avérée. «Le problème de fond, dit Yseult Riopelle, c'est qu'il n'y a pas de registres. J'ai remonté toutes les filières possibles, contacté toutes les galeries. Certaines archives privées ne m'ont pas été accessibles. J'ai toujours espoir de les recontacter. S'il y a des informations pertinentes, notamment sur la provenance des œuvres, ce sera ajouté dans les tomes successifs. C'est un "work in progress". Je pense dès l'année prochaine ajouter des informations sur cédérom. Grâce au premier tome, j'ai pu retracer certaines dimensions exactes des œuvres et quelques informations supplémentaires.»

### Un outil de recherche

Yseult Riopelle n'est pas historienne de l'art. Cependant, elle est une observatrice privilégiée des œuvres de son père. Elle les a fréquentées depuis sa «tendre jeunesse» et, souligne-t-elle, «ne travaille pas sur d'autres productions» que celle de son père. «Rien ne peut remplacer le fait de voir les œuvres progresser d'année en année. Il n'y a que les œuvres du tout début, que je n'ai pas vu faire.» Avec justesse, elle rappelle que plusieurs catalogues raisonnés ont été produits par les proches des artistes concernés. On pense notamment au catalogue raisonné des œuvres de Matisse, sur lequel deux générations de Matisse ont travaillé et que gère le petit-fils de Matisse, Claude Duthuit (publications en 1983, 1988, 1994 et 1997). Au Canada, le seul autre catalogue raisonné, celui des toiles de David Milne, publié en 1998, a été préparé par David Milne Jr. et David Silcox, en plus de quelques assistants. Or Yseult Riopelle, pendant les 15 années du travail préparatoire qui a précédé cette première publication d'une série de neuf, a travaillé seule.

VOIR PAGE D 11: RIOPELLE



Paul Cézanne, *L'Éternel Féminin*, vers 1877, collection particulière, New York

# La tentation du messie

## David Homel



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Sur sa table de travail, dans le désordre de son bureau, est posée une pomme toute neuve qui ne demande qu'à être croquée, avec un couteau tout aussi prêt à la mettre en pièces. Éternelle tentation de David Homel, ce fruit qui perdra sa beauté dès qu'on l'aura consommé; elle fait penser à Sabbitha, la belle héroïne du plus récent roman de l'écrivain, *L'Évangile selon Sabbitha*, tout juste paru chez Leméac.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Plus que jamais, dans ce roman, David Homel a décidé de s'amuser. Puisqu'on ne vit qu'une fois, puisqu'il n'y a pas de vie après la mort, aussi bien en profiter un peu. Alors, pourquoi ne pas inventer une histoire invraisemblable, un monde surnaturel où, de surcroît, toutes les transgressions sont permises, ce qui fait cruellement défaut dans la vie de tous les jours? Mais dans le royaume béni des miracles, et même lorsque tout est permis, le péché et l'ennui ne sont jamais loin. D'où le dilemme auquel doit faire face le colporteur juif de ce roman.

Nathan Gazarra trouve un jour sur sa route la trop belle Sabbitha Hunter, qui s'est enfuie de son village natal. Du jour au lendemain, il décide d'en faire un nou-

veau messie qui prêchera une totale liberté des mœurs. D'où cette histoire rafraîchissante et drôle que nous offre l'auteur.

L'idée du roman, paru en anglais sous le titre *Get On Top*, est venue à l'écrivain juif québécois d'origine américaine il y a au moins trente ans, précisément dans ces États-Unis qu'il décrit et où il a grandi. Adolescent, il vivait à Chicago, où il a pu observer les prémices de la révolution sexuelle qui allait déferler sur la société occidentale.

A 14 ans, il s'est retrouvé dans un love-in, dans un parc, se souvient-il. Et il y avait un garçon qui a demandé à une femme si elle voulait coucher avec lui. Elle l'a suivi sans le connaître davantage. Le jeune Homel n'en revenait tout simplement pas qu'on puisse pratiquer une telle liberté de mœurs pour la seule raison qu'on adhère à un mouvement politique ou spirituel.

VOIR PAGE D 2: HOMEL

# LIVRES

## HOMEL

L'écrivain admet même avoir glissé un brin de morale dans son roman, à l'encontre des modes

SUITE DE LA PAGE D 1

«J'étais très romantique, et je le suis encore. Alors, pour moi, pour faire l'amour physique, il fallait qu'il y ait de l'amour», confie-t-il, ayant dès lors décidé d'écrire sur «les gens qui se font mal, qui se font violence, pour un mouvement politique et spirituel».

### L'imagination pour maîtresse

L'Évangile selon Sabbitha est pour sa part une fable rocambolesque et fantastique. L'histoire se déroule dans une région reculée, imaginaire, que l'écrivain appelle la Côte du Salut mais qui pourrait tout aussi bien être le Nouveau-Brunswick ou la Caroline du Nord, le Maine ou la Gaspésie. Il fallait une population rurale et crédule, vulnérable aux discours enflammés, sujette au fanatisme.

Le colporteur Gazarra leur présente son messie comme une bête de cirque, et son discours prêchant la transgression ne tarde pas à faire des adeptes. «Supposons que je leur dise de me croire purement et simplement, sans avoir à fournir de preuves. Les gens croient en Jésus sans avoir eu de preuves, pourquoi n'auraient-ils pas la même générosité envers moi?», débat intérieurement Gazarra dans le roman.

En effet, le défi était de faire en sorte que non seulement les personnages aient envie de croire en Sabbitha mais aussi les lecteurs. «La question est: est-ce que vous croyez en elle?», dit Homel. Il a donc choisi comme lieu de l'intrigue «un coin ordinaire où vivent des gens ordinaires».

Il s'agit donc là d'une population rurale, formée de descendants de protestants et de puritains. L'Amérique, telle qu'Homel l'a connue dans sa jeunesse, celle-là même qui condamne les ébats du président Clinton avec Monica Lewinsky mais qui n'a de cesse de se rincer l'œil au passage. L'auteur dit s'être inspiré des récits d'anciens colporteurs juifs, venus d'Europe de l'Est, à qui, d'emblée, l'on accordait un certain crédit parce qu'ils parlaient hébreu, la langue du Seigneur, et à qui on demandait à l'occasion d'interpréter la Bible.

Au milieu de cette Amérique protestante et étouffante, le héros est un juif torturé par son attente sans fin du Messie. Le roman, recensé par la revue *Canadian Jewish News*, a d'ailleurs créé une petite controverse dans la société juive. «Ils disent que j'ai déterré des secrets de famille», dit Homel, précisant que la communauté juive est divisée entre ceux qui attendent le Messie et ceux qui ne l'attendent pas. «Même à Outremont, parmi la communauté juive hassidique, il y a des gens qui se promènent avec des autocollants sur leur automobile, qui disent: "Nous exigeons le Messie"», ajoute-t-il avec humour.

Alors, il s'amuse, dans le roman, à leur donner la réplique: «Vous exigez le Messie, mais s'il vient, peut-être que cela ne sera pas ce que vous pensez, peut-être que ce sera une femme, peut-être même une femme de mauvaise vie.»

«Où prends-tu tant de confiance, pauvre merdeux!», lance un autre mar-

chand juif à Gazarra. Si le messie devait venir, qu'est-ce qui te fait penser qu'il ne réduirait pas en poussière ton nom, ton vieux tacot et ta petite pute?»

Il est vrai qu'on ne voudrait guère de cette communauté où le paradis tourne à l'enfer, où l'on s'adonne au sexe tout autant qu'au meurtre et au fanatisme, et où les adeptes de la secte des Chanteurs de louanges, aveuglés par le culte qu'ils vouent à Sabbitha, détruisent tout sur leur passage.

Or, pour Homel, Sabbitha, son héroïne, qui a fui la maison paternelle où elle a connu un amour incestueux avec son oncle, n'est pas une femme de mauvaise vie, «c'est une femme à qui l'on offre le statut de messie. Elle pense que c'est du théâtre, et elle a raison», dit-il. Sabbitha veut essentiellement se venger du mal qu'on lui a fait. Apprivoisée, donnée en spectacle, constamment vantée pour ses charmes physiques, elle remplit tout à fait le case de la femme-objet, à la fois péché et pécheresse, «objet du désir des hommes», concède l'auteur.

L'écrivain dit avoir rapidement pris conscience de ce fait, s'empressant de donner à Sabbitha une volonté qui lui est propre, un libre arbitre, qui la pousse du reste à s'enfuir de la communauté spirituelle dont elle est le centre et l'inspiration. «A un moment donné, elle dit: "Je suis le premier messie à avoir quitté mon poste"», constate Homel, fier d'avoir évité l'écueil de la femme-objet, qui lui aurait valu de subir la colère des féministes. Il dit aussi avoir créé une femme capable de se pardonner ses propres fautes sans être tourmentée par le remords.

Troublée par l'intérêt qu'elle suscite, dépassée par l'ampleur de son charisme, rongée par le trac, Sabbitha finit par s'enfuir de nouveau dans les bois avant de retrouver Grady Rainbow, l'homme qui l'aime en se-

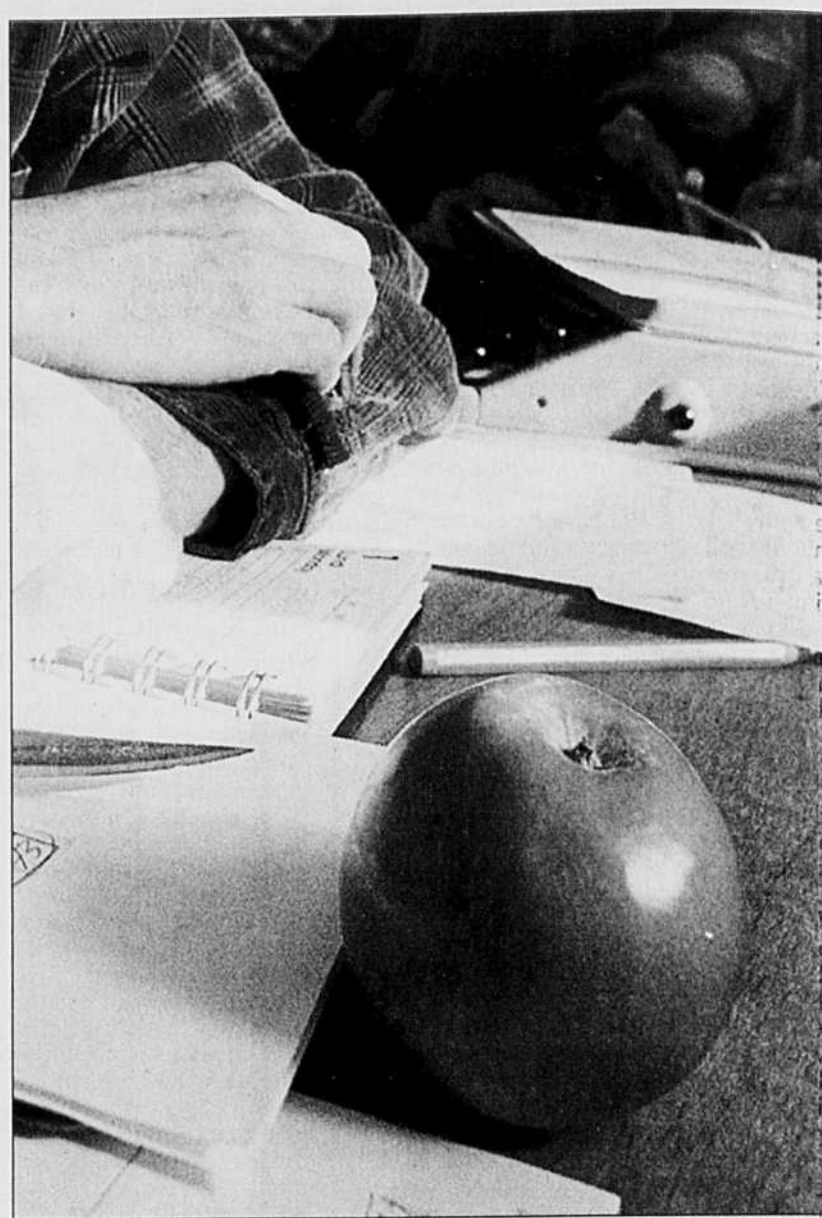
cret, depuis le début, d'un amour authentique et désintéressé celui-là, Rainbow n'étant ni croyant ni incroyant, dit l'écrivain en esquissant un sourire. «Mais le messie vit, dit en guise de finale Sabbitha à cet amoureux transi, peut-être le maître-d'œuvre du roman. «Le besoin du messie existera toujours. Si vous n'avez pas le désir d'elle — ou de lui, je suis prête à envisager la possibilité —, qui va s'occuper du monde? Qui va lui insuffler désir et chaleur? Ou poésie, si vous préférez?»

Ainsi désire croire David Homel, qui affirme lui-même être plus croyant que ne l'ont été ses parents, qui avaient pour leur part pris leurs distances avec la religion. Homel compte d'ailleurs, parmi ses propres ancêtres, quelques juifs qui avaient choisi d'être colporteurs pendant un temps. Célébrant les fêtes juives sans vraiment fréquenter la synagogue, l'écrivain dit qu'on a peut-être raté quelque chose en évacuant totalement la religion de notre existence. Il admet même avoir glissé un brin de morale dans son roman, même s'il reconnaît qu'il va là à l'encontre des modes.

Pour le moment, David Homel est à la rédaction d'un nouveau roman dont l'action se déroule en ex-Yougoslavie, à Belgrade, où lui-même se trouvait quand les forces de l'OTAN ont bombardé la Serbie. Il écrit à la machine à écrire avant de transcrire le tout à l'ordinateur. Sur son divan s'étale une carte détaillée de Belgrade où circuleront librement ses personnages. En attendant le messie.

### L'ÉVANGILE SELON SABBITHA

David Homel  
Leméac Éditeur  
Montréal, 1999, 333 pages



La table de travail de David Homel

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

## La grande saga des gènes

Jean-Pierre Rogel

Un livre pour réfléchir à l'aube de ce siècle qu'on annonce comme étant «le siècle de la génétique».



LANCÔTÉ ÉDITEUR

## GROUPE Renaud-Bray

Championny — Garneau — Librairie

### PALMARÈS

du 28 oct. au 3 nov. 1999

1 ROMAN Q.	Gros mots	2 Réjean Ducharme	Gallimard
2 ROMAN	Stupeur et tremblements ♥	10 Amélie Nothomb	A. Michel
3 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	33 Dalai-Lama	R. Laffont
4 POLAR	Le dernier coyote ♥	1 M. Connelly	Seuil
5 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	104 I. Nazare-Aga	Homme
6 LOISIR	Guide de l'automobile 2000	5 Duval/ Duquette	Homme
7 ROMAN	Autobiographie d'un amour	5 Alexandre Jardin	Gallimard
8 ROMAN Q.	Lettres à mademoiselle Brochu	1 M.-O. Moutier	Effet Pourpre
9 CUISINE	Les sélections du sommelier, Éd. 2000	1 F. Chartier	Libre Express.
10 ROMAN Q.	Les émois d'un marchand de café	4 Y. Beauchemin	Q.-Amérique
11 ROMAN Q.	La conjuration des bêtards	1 Francine Noël	Leméac
12 B.D.	Largo Winch - Et mourir	7 Franco/V. Hamme	Dupuis
13 B.D.	Blueberry n°26 - Géronimo l'apache	1 Charlier/Giraud	Dargaud
14 JEUNESSE	Harry Potter à l'école des sorciers ♥	49 J.-K. Rowling	Gallimard
15 MÉDECINE	Un vétérinaire en colère ♥	3 Charles Danten	VLB
16 ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	53 Gaëtan Soucy	Boréal
17 ESSAI	L'Etat du monde 2000	3 Collectif	Boréal
18 POLAR	Death du jour	1 Kathy Reichs	R. Laffont
19 PHOTOGRA.	Enfermés dehors	1 Durocher	Stanké
20 ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	5 A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
21 JEUNESSE	Une bien curieuse factrice	5 D. Demers	Q.-Amérique
22 NUTRITION	Recettes et menus santé	55 M. Montignac	Tristar
23 POLAR	Single & Single	3 John Le Carré	Seuil
24 JEUNESSE	Harry Potter et la chambre des secrets ♥	25 J.-K. Rowling	Gallimard
25 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1 ♥	137 N. Walsch	Ariane
26 ROMAN Q.	Légendes... le long du St-Laurent	1 André Croteau	Henri Rivard
27 PSYCHO.	Le harcèlement moral	53 M.-F. Hirigoyen	Fidion
28 ROMAN	Je m'en vais (Prix Goncourt 1999)	3 Jean Echenoz	Minuit
29 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 2 ♥	111 N. Walsch	Ariane
30 SPIRITU.	Le grand livre du Feng Shui	3 Gill Hale	Manise
31 CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	250 Daniel Pinard	Boréal
32 POLAR Q.	Inspecteur Specteur de planète Nète	3 G. Taschereau	Intouchables
33 ROMAN	Soie ♥	145 A. Baricco	A. Michel
34 ROMAN	Geisha	38 A. Golden	Lattes
35 PRATIQUE	Le livre des records Guinness 2000	3 Collectif	Guinness media
36 ROMAN Q.	Le maître du jeu	3 Sergio Kokis	XYZ Éditeur
37 ROMAN	Les particules élémentaires	58 M. Houellebecq	Flammarion
38 NUTRITION	Je mange, je maigris et je reste mince!	29 M. Montignac	Flammarion
39 ROMAN	L'enfant de Bruges ♥	23 G. Sinoué	Gallimard
40 ROMAN	Les heures ♥ (Prix Pulitzer 1999)	7 M. Cunningham	Belfond
41 PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes de Venus ♥	296 John Gray	Logiques
42 ROMAN	J'étais là avant	27 K. Pancol	A. Michel
43 CUISINE	Sushi ♥	3 Ryuichi Yoshii	Soline
44 PSYCHO.	Le courage d'être soi	24 J. Salomé	Ed. du Relié
45 PHILO.	Les grands penseurs du monde occidental ♥	31 J.M. Piotte	Fides

♥ Coup de cœur Renaud-Bray ■ 1 semaine sur notre liste

↑ NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

Venez rencontrer **Michelle Parent**



auteur du livre **PALESTINE, ma déchirure**

en présence de **Françoise David**,  
présidente de la Fédération des femmes du Québec

le mercredi 10 novembre à 17 h 30

Championny  
4380, rue St-Denis Tél : (514) 844-2587

[www.renaud-bray.com](http://www.renaud-bray.com)

### VIENT DE PARAÎTRE

PIERRE MORENCY  
PHOTOGRAPHES DE  
LUC-ANTOINE COUTURIER  
AVEC LA COLLABORATION DE  
JEAN PROVENCHER

## Le regard infini



Les mots du poète  
L'œil du photographe  
La mémoire de l'historien

**Le regard infini**  
PARCS, PLACES ET JARDINS PUBLICS DE QUÉBEC  
PIERRE MORENCY, LUC-ANTOINE COUTURIER  
ET JEAN PROVENCHER,  
24 x 24 cm, reliure rigide, 140 pages, en quadrichromie,  
29,95\$, ISBN 2-921146-84-3.

ÉDITIONS MULTIMONDES

COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE DU QUÉBEC

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

L'Union des écrivaines et écrivains québécois,  
en collaboration avec la Maison de  
la culture du Plateau Mont-Royal et  
le Musée de l'Amérique française, présente

**Marie-Claire Blais,  
Gilles Pellerin**

dans la série

Les poètes de l'Amérique française

accompagnés des musiciens

*Marlène Couture, soprano*

*Raymond Lepage, piano*

*Jean-François Plante, hautbois*

*Guy Cloutier, animateur*

le mardi 9 novembre 1999, à 20 h

à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal

465, avenue Mont-Royal Est

Laissez-passer obligatoire : (514) 872-2266

Entrée libre

UNEO



Ville de Montréal

LE DEVOIR



«Placide, comme d'habitude, sourit. Il était toujours sur le qui-vive: au moment du danger, il était calme; mais lorsqu'il croyait que sa vie était en danger, il était vigilant. Il était vraiment un homme qu'un ennemi aurait eu de la difficulté à prendre.»

Regroupement des éditeurs canadiens-français

## LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

## Un récit peut en cacher un autre

CHRONIQUE  
D'UNE SORCIÈRE DE VENTAntonine Maillet  
Leméac  
Montréal, 1999, 282 pages

Depuis plus de 40 ans, avec une ferveur qui ne s'est jamais démentie, une belle «acharnation» — c'est par ce terme admirable qu'un des pêcheurs de l'île aux Coudres filmés par le cinéaste Pierre Perrault définissait le sentiment amoureux —, Antonine Maillet chante son Acadie natale. Celle, intime, de ce «pays» autour de la petite ville de Bouctouche qui l'a vue naître et grandir, de même que la grande Acadie historique: *Pélagie-la-Charette*, par exemple, était un épilogue grandiose, presque homérique, de la grande déportation de 1755.

Ce qu'Antonine Maillet cherche à faire revivre, c'est l'empire — l'archaïsme, que les Acadiens ont conservé, revient à quelques reprises dans *Chronique d'une sorcière de vent* —, c'est-à-dire le passé récent ou lointain dans ce qu'il peut avoir d'inaugural. Les récits et les pièces de théâtre de Maillet sont en effet autant de genèses fantasmagoriques, d'épopées des origines où les destins des protagonistes, en dépit de leur modeste condition, renouent avec les grands mythes de la culture universelle. Le passé est ainsi transmué en une époque merveilleuse, comme cela aurait dû être si la dure réalité historique n'en avait décidé autrement. S'agirait-il de redorer rétroactivement une identité humiliée?

Au cœur de cette quête, il y a la langue elle-même, qui en est également l'instrument. Populaire, à la fois truculente et pure, nullement anglaisée comme l'est le chiac, c'est un français parfois archaïque, proche de ses racines, bref une langue qui se souvient de ses origines comme son auteur des siennes. La langue qu'écrivit — qu'inventa? — Antonine Maillet est essentiellement orale et sa transcription tenterait d'en préserver tout le suc. Car c'est la tradition orale «qui se charge depuis le début des temps, et bien avant l'écriture, de combler les trous de la mémoire universelle», comme le dit la chroniqueuse du livre de Maillet.

Celle par qui le scandale  
est venu

La parole est donc omniprésente dans cette *Chronique d'une sorcière de vent*. Plus réflexive ou seconde que dans certaines œuvres précédentes, elle tente de retracer une histoire toute simple dont le personnage central, comme c'est presque toujours le cas chez Maillet, est une femme, Caroline Thibodeau, qu'on appelle familièrement Carlagne. Aussi déléguée que Pélagie ou Mariaagélas mais sans leur panache, belle et fière, Carlagne, née autour de 1880, a eu une vie scandaleuse et aurait fait beaucoup jaser dans le comté de Kent au premier quart de ce siècle.

Elle avait, dit-on, une beauté androgyne. Sans jouer les garçons, elle se plaisait à porter parfois des vêtements d'hommes. Elle faisait tourner les têtes des hommes, et on laisse entendre qu'elle plaisait également aux femmes. Mais son androgynie ne tenait qu'à son allure, non à ses mœurs. Carlagne, qui sera tour à tour femme dominée, vagabonde, fille-mère puis tenancière d'hôtel, aura été une «sorcière de vent», c'est-à-dire une sorte de tornade qui a secoué le petit triangle formé des villes de Bouctouche, Saint-Norbert et Rogersville.

Or cette femme libre et séduisante, qui inspira réprobation et pitié, son amant Yophie, qui fut un peu démon, Marjoli, presque aussi belle qu'elle mais plus sage, ont beau avoir vécu il y a quelques décennies à peine, il semble que leur histoire se soit perdue dans la nuit des temps. La narratrice qui va rechercher leurs traces est une romancière, enfant de Bouctouche, c'est-à-dire Antonine Maillet elle-même, accompagnée de sa fidèle Radi, ce personnage qui incarne la jeunesse et la mémoire de la romancière, sa complice et sa confidente

qui apparaissait déjà dans un des premiers récits de Maillet, *On a mangé la dune*, qui devenait son interlocutrice principale dans *Le Chemin Saint-Jacques*, paru il y a trois ans.

La narratrice-romancière n'ayant que sa curiosité pour la guider, elle fait appel à de vieilles religieuses pour se faire raconter l'histoire de Carlagne et de son entourage, et elle fait appel notamment à mère Domrémy, sans doute la sœur Marie-Dorothee de la dédicace et dont le nom de plume renvoie

MAILLET

CHRONIQUE D'UNE  
SORCIÈRE DE VENT

au hameau où naquit Jeanne d'Arc. C'est elle qui effectue le gros du travail d'exhumation, qui raconte ce qu'elle sait de Carlagne, ce qu'elle en a entendu dire. La chroniqueuse du livre, c'est elle, alors que la narratrice écrit sous sa dictée au cours de séances de durée variable.

Cependant, mère Domrémy n'en continue pas moins de vaquer à ses devoirs de religieuse et la narratrice au siens, si bien que l'histoire de Carlagne, de Yophie, de Marjoli et des autres est interrompue puis reprise plusieurs fois au cours du livre.

D'où ce curieux résultat: ce sont la chroniqueuse et la narratrice que nous accompagnons presque quotidiennement pendant les quelques mois où elles se fréquentent, alors que l'histoire de Carlagne, qui s'annonçait pourtant comme le cœur du récit, nous est rapportée en pointillé.

On voit bien que par cet artifice, Antonine Maillet laisse entendre que les détours et les pauses font partie intégrante de l'art des conteurs. Comme le dit la narratrice de mère Domrémy, «la conteuse s'astreint à de tels plongements pour ragorner au fond des eaux les quelques perles cachées entre les cailloux et les débris qu'elle a besoin de temps en temps de refaire surface».

Et comme une histoire doit prendre le temps qu'il lui faut et qu'il ne faut pas en brûler les étapes, la chronique de Carlagne avance par à-coups. L'action principale — ou qui se donne pour tel

le au départ — se trouve ainsi concurrencée par toute la machinerie qui y travaille et par les nombreuses réflexions sur l'art de conter, sur le partage illusoire entre vérité et affabulation, de même que les évocations d'œuvres littéraires, dont celles de Maillet elle-même.

Dès lors, si Carlagne demeure un personnage énigmatique, c'est sans doute faute de témoignages de première main sur certains moments de sa vie — notamment à Montréal — mais davantage parce qu'au fil du livre, sa figure s'estompe — et, avec elle, celle de Marjoli et des autres — jusqu'à n'être plus qu'une silhouette. Celles qui l'ont prise en charge — la narratrice-romancière, Radi, mère Domrémy — occupent littéralement le récit au point d'en devenir les personnages principaux. L'art de la chronique tend à devenir son objet même.

On retrouve dans cette *Chronique d'une sorcière de vent* les propos qu'on a déjà lus ailleurs dans l'œuvre d'Antonine Maillet: sur la circularité (ou la courbure) du temps, grâces à laquelle faits et personnes, sur leurs orbites respectives, se croisent parfois de façon inattendue; sur la vérité de la mémoire et de l'imagination, plus vraie au fond que l'alignement des faits par les historiens. On y retrouve également ce sens du dialogue vif, enlevé, une des grandes qualités d'Antonine Maillet.

Œuvre personnelle, intime à certains égards, récit d'un «mythe» régional qui prend parfois des allures de retrouvailles entre lointains cousins, ce livre d'Antonine Maillet, dans son intention trop appuyée d'exposer la fabrication de l'histoire en même temps que l'histoire même, souffre d'un défaut de perspective. Sa narratrice de même que sa chroniqueuse font ombre aux personnages eux-mêmes. Mais Carlagne n'avait peut-être pas l'éclat qui lui aurait permis d'être le point d'attraction du livre.

Sincère, écrit avec ferveur, ce livre est émouvant dans son échec même. La narratrice-romancière y survit à ses personnages. Elle clôt son récit comme elle l'avait commencé, en compagnie de sa fidèle Radi. Qui sait si son livre, davantage que l'histoire de Carlagne et de son entourage, n'était pas plutôt la recherche du temps perdu d'une certaine romancière...

rchartrand@videotron.ca

THRILLER

## James Bond au Nunavut

## PÉRIL AU NUNAVUT

Michael Goeldlin  
Libre Expression  
Montréal, 1999, 232 pagesJEAN CHARTIER  
LE DEVOIR

La naissance du Nunavut a inspiré le Suisse Michel Goeldlin pour ce thriller qui raconte la venue d'un tueur de la CIA au nord du Canada afin d'empêcher les Inuits de prendre le contrôle du sous-sol d'un territoire riche en or et en réserves pétrolières.

L'intervention de l'agent secret dans un village situé au nord de Yellowknife est obtenue par des voies détournées, par l'ancien directeur de la CIA, à la demande du dirigeant d'une compagnie minière à New York.

L'action du roman se déroule pendant trois semaines, au cours du mois de septembre; l'agent secret de la CIA, dépêché au Salvador et rentré à Washington, est aussitôt réexpédié vers Yellowknife et vers le village imaginaire de Tuklavik, avant les cérémonies entourant la déclaration de souveraineté du Nunavut.

Au départ de ce roman, il y a le voyage que Michel Goeldlin a fait dans le Grand Nord, à bord d'un avion Hercules, pour accompagner sa femme en vue d'un reportage photographique.

Puis, lors d'un voyage en Amérique centrale, il y a la rencontre avec un agent de la CIA au cours de laquelle il a recueilli ses confidences. La combinaison des deux éléments devait produire cette histoire à la James Bond, qui mêle le froid et le chaud, d'honnêtes fonctionnaires du ministère des Richesses naturelles à Ottawa et des pourris qui orchestrent la fuite d'informations confidentielles au profit du patron d'une compagnie multinationale de New York. Le lecteur suit les démêlés de l'équipe de frappe de la CIA à Washington et l'intervention en extrême du président des États-Unis, sur l'initiative d'un incorruptible.

Le tueur du roman, Kevin Smith, est un Montréalais qui habite place Jacques-Cartier, excusez du peu! En réalité, c'est l'adresse de sa femme. Au début du roman, le lecteur fait sa connaissance alors qu'il exécute un contrat dans la jungle pour le compte du Front de libération nationale au Salvador. Il s'agit d'assassiner un général

trop gourmand aux yeux des Américains, en obtenant l'appui d'éléments dissidents de l'armée, cantonnée à deux pas de la forteresse imprenable d'El Paraiso.

Son méfait accompli, Smith s'enfuit dans la jungle hondurienne. Il se rend ensuite à Washington, au siège social des tueurs de la CIA, qui a pour façade une armurerie, la Securibank Engineering. Il est enfin réaffecté sur les Territoires du Nord-Ouest pour sa nouvelle mission meurtrière. Cette fois, la victime sera le prêtre belge de la mission inuite.

A New York, de la tour A du World Trade Center, Jonathan Swayne III préside aux destinées de l'United Mining Consortium. Un jour, il reçoit un coup de fil de son agent à Ottawa, au ministère des Richesses naturelles, Clark Conlay, dit le Grand Schem, appelé aussi «le James Bond de village». Aussitôt, il actionne le brouilleur de sa ligne téléphonique spéciale. De toute évidence, le romancier concocte ici un film.

De son côté, l'ancien directeur de la CIA, Trevor Dunby, se morfond dans sa villa blindée de Dunaway Drive dans le Maryland, une villa «truffée de systèmes d'alarme et de communication sophistiqués». Son successeur à la tête de la CIA se rend en quelques minutes au cœur de l'empire officiel de l'espionnage. A Washington, les événements se précipitent.

Mais un imprévu est déjà survenu en pays inuit, et le petit avion nolisé par le tueur s'effondre au bord du grand lac de l'Ours. Il y aura des survivants. En désespoir de cause, ces derniers seront réduits à manger la chair crue d'une femme inuite décédée au cours de l'accident. L'agent secret a appris le truc de survie au moment de son entraînement dans la vallée de la Mort.

Le capitaine des *Mounties* ouvre l'enquête, mais c'est l'agent du SCRS, ayant lui aussi subi son entraînement dans la vallée de la Mort, qui démasque l'agent de la CIA, ce qui donne à des ramifications internationales de l'intrigue. Le président des États-Unis devra trancher.

On le voit, Michael Goeldlin n'y va pas avec le dos de la cuillère. Il met le paquet et, après un départ déroulant, on se passionne pour le sort du Grand Nord, à un moment où, l'actualité le rappelle, l'administration du territoire est confiée aux Inuits.

Robert  
Chartrand

Ce  
qu'Antonine  
Maillet  
cherche à  
faire revivre,  
c'est  
l'empire,  
c'est-à-dire  
le passé récent  
ou lointain  
dans ce qu'il  
peut avoir  
d'inaugural

C'est clair et net!

www.gallimardmontreal.com

PAULINE JULIEN.  
LA VIE À MORT  
de Louise Desjardins

«Un ouvrage profondément humain sur Pauline Julien. Avec respect et une bonne dose d'émotion, Desjardins nous amène à fredonner "Je vous aime" avec une tristesse amère au creux de la gorge.»  
Antoine Tanguay, *La vie en prose*, CKRI.

«[...] le personnage de chanteuse-interprète, de compagne et du poète et homme politique Gerald Godin, cachait une autre femme: une femme qui doutait, qui lutait pour sa survie. [...] À travers ce destin exceptionnel, Desjardins brosse un tableau du Québec moderne.»  
Le libraire

«Pour tous ceux qui s'intéressent à la chanson québécoise, à l'histoire récente du Québec et à Pauline Julien... c'est un MUST! Un livre passionnant!»  
Sylvain Houde, *Jamais sans mon livre*, SRC

LEMÉAC

LES DIMANCHES  
EN POÉSIE

DIMANCHE 7 NOVEMBRE

LECTURES

À 16 HEURES

Claudine Bertrand

Antonio D'Alfonso

Jean-Paul Daoust

LE NOROÏT  
OLIVIERIOLIVIERI  
librairie-bistro  
5219, Côte-des-Neiges  
Montréal, H3T 1Y1Renseignements:  
514-739-3639

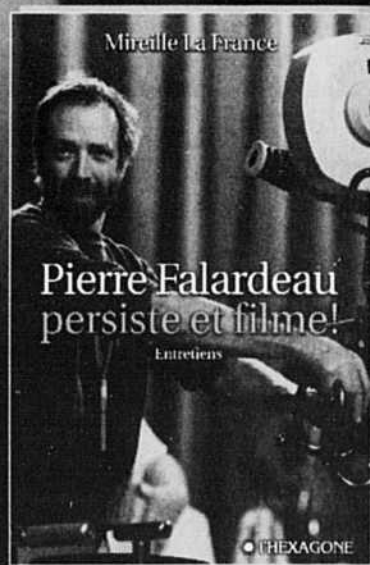
Sylvie Dion

L'ultime  
bonheur

«Les mots on ne les donne pas comme ça, à la volée, à la bienfaisance, à la charité, on les donne avec ce qu'ils supposent, leurs implications et leurs conséquences...»

L'ultime bonheur  
SYLVIE DIONLANCTÔT  
ÉDITEUR

MIREILLE LA FRANCE

entretiens  
24,95 \$

Découvrez les  
préoccupations artistiques  
du cinéaste provocateur.  
Un regard sur ses films,  
ses projets non réalisés, ses  
influences incontournables.

LE GROUPE  
VILLE-MARIE  
LITTÉRAIREI'HEXAGONE  
www.edhexagone.com

La passion de la littérature

## LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Un héros de la langue

À LA RECHERCHE  
DU FRANÇAIS PERDUJean Dutourd  
Plon  
Paris, 1999, 234 pages

GILLES ARCHAMBAULT

L'un des aspects les plus pathétiques du déclin du français dans le monde, outre ce déclin même, vient de ce que ceux qui se chargent de le défendre sont de vieilles outres. Ainsi Maurice Druon, ainsi Jean Dutourd.

Empressons-nous de dire que notre Dutourd a quand même plus d'humour que le sinistre prédécesseur d'Hélène Carrière d'Encausse à l'Académie française, qui avait tout intérêt à devenir immortel avant de mourir.

L'arme favorite de Dutourd est l'ironie. Devant la dégradation progressive du français dans l'Hexagone même, il a beau jeu. Il en veut au jargon universitaire, à la sottise galopante qui permet l'entrée dans les mœurs et les dictionnaires de nombreux mots d'origine américaine qui finiront par rendre déshabillés nombre d'expressions purement françaises.

Dans son introduction, intitulée «État de siège», Dutourd écrit: «Le sophisme courant des gens qui ont adopté le baragouin contemporain et s'en font les prosélytes est qu'une langue ne peut que s'enrichir», comme ils disent des apports extérieurs. Certes, mais à condition que ces apports soient peu nombreux, afin que la langue les digère à loisir, non pas si on les déverse par tonneaux. Il dit aussi que les lexicographes ne sont plus que des «journalistes du langage» qui jouent «à qui attrapera le premier le moindre scie américaine ou argotique fraîchement éclosé dans la publicité...

sous couleur qu'il est essentiel de suivre pas à pas "l'évolution de la langue".

Comment lui donner tort complètement? On rit souvent à la lecture de ses billets, d'abord parus dans *Le Figaro*. Peut-être est-on convaincu de ne plus employer de ces expressions passe-partout du genre «à quelque part» ou «pas évident», ou d'éviter d'utiliser le mot «courrier» pour «lettres» ou de s'abstenir de jargonner comme un habitué des colloques qui «déconstruit» plutôt qu'il «analyse» et qui voit dans le programme d'un parti politique «une plate-forme».

On rit parce que souvent on rit de soi. Combien de ces formules ne sont-elles pas entrées insidieusement dans notre façon d'écrire ou de parler? La plupart du temps parce que nous croyions bien nous exprimer?

Nous ririons sans doute bien davantage si notre auteur n'était pas foncièrement un réactionnaire. Il ne s'en cache pas, nous invitait même à parler «comme autrefois». Ses admonestations auraient aussi plus de poids s'il n'était pas jusqu'au bout des ongles un homme de droite, choisissant inmanquablement ses exemples de ridicules chez des gens de gauche. Comme si le *Figaro*, qui a accueilli semaine après semaine ses chroniques sur le langage, n'était pas une illustration parmi d'autres du snobisme pro-américain qui sévit en France?

Une lecture agréable et irritante à la fois, pas du tout recommandée aux zélés de la féminisation tous azimuts, qui trouveront là matière à rouspéter. Ils n'auront pas tort, tellement l'argumentation est primaire, ce qui au reste ne les blanchit pas nécessairement. Il faut «mourir en brandissant le drapeau», prétend Jean Dutourd. Peut-être suffirait-il de vivre en étant moins sot?

## Cette semaine à CENT TITRES

Le roman de Michel Tremblay, *Hôtel Bristol*, est peut-être son plus confidentiel. Dans une chambre d'hôtel à New York, un homme en détresse écrit à son ami psychanalyste. Échappe-t-on aux fantômes du passé? Danielle Laurin a posé la question à l'auteur.

Qui est Yasmina Khadra? Cet écrivain algérien doit garder l'anonymat pour rester en vie. *Zomba* a lu *À quoi rêvent les loups*, un roman où coule le sang des habitants d'un pays halluciné.

Jean-Paul Daoust nous présente l'essai *En nouvelle barbarie* et le recueil de poèmes *Intime faiblesse des mortels* de Paul Chamberland, un artiste dont l'oeuvre nous tient éveillés.



Le magazine littéraire  
de Télé-Québec  
Animé par  
Danielle Laurin

Mercredi 19h30  
Rediffusion vendredi 13h30

Télé-Québec PXC.COM LE DEVOIR

PATRICE DESBIENS

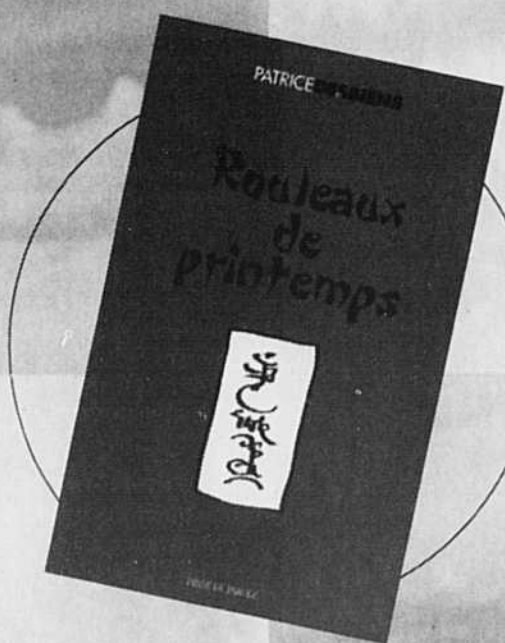
Rouleaux de printemps

Poésie

Les Éditions Prise de parole

12.00 \$

Mouvements d'Amérique



Patrice Desbiens, «un des trois seuls poètes que je lis (...). C'est comme de l'eau de vie. À toutes petites lampées. On sort la bouteille quand la visite est partie. L'eau de vie du silence.» Pierre Foglia, *La Presse*

Regroupement des éditeurs  
canadiens-français

ROMANS DE L'AMÉRIQUE

## Papa a raison

LES YEUX  
DANS LES ARBRES  
Barbara Kingsolver  
Traduit de l'anglais  
par Guillemette Belleteste  
Rivages  
Paris, 1999, 600 pages

À u dernier Sommet de la Francophonie, on a pu le voir trôner, énorme et imperturbable: Roger Kabila, ex-maquisard et compagnon d'armes du Che, devenu Roi-Nègre à la place de Mobutu, dont le règne aura été si long qu'il a presque réussi à faire oublier le bref passage de Patrice Lumumba à la tête de ce qui se voulait encore, à l'aube des années soixante, une démocratie, en même temps que l'espoir de tous les peuples colonisés et décolonisés, en Afrique et ailleurs. Les Américains ne s'y sont pas trompés.

Comme un peu plus tôt au Guatemala, un peu plus tard au Chili, ils ont trouvé l'homme de paille approprié, placé leurs pions par CIA et mercenaires belges interposés. Lumumba, l'homme d'une aube à laquelle on n'allait jamais donner le temps d'avoir lieu, premier ministre élu jeté dans une geôle de fortune par l'armée de son pays, battu et torturé à mort, bref martyr, fut bien puni pour avoir voulu détourner les immenses richesses du Congo (diamants, cobalt, etc.) au profit de ses propres citoyens.

Cet épisode peu reluisant, don de récentes guerres tribales, supervisées par les intérêts étrangers et rebaptisées «généocides», ne semblent être que les

lointains contre-coups dans une partie du monde apparemment maudite depuis son indépendance, sinon avant, sert de toile de fond au livre de Barbara Kingsolver, *Les Yeux dans les arbres*, qui réussit le tour de force d'être un grand roman «engagé» doublé d'une fabuleuse allégorie métaphysique.

## La fin d'une cellule

La famille Price est constituée de Père (Nathan), de la femme de ce dernier, Orleana, et de leurs quatre filles, dont l'ensemble constitue une étude de caractères riche et précise. Il y a Rachel, l'aînée frivole, Leah, l'obéissante, Adah, la rebelle sombre et bancale, et Ruth May, encore presque bébé. Nathan est un missionnaire baptiste envoyé colporter le verbe divin en pleine brousse, dans un village appelé Kilanga. Il part pour un an, avec femme et enfants.



Louis Hamelin

Un livre  
traversé  
d'éclairs  
bibliques  
sous lesquels  
dort tout  
un monde  
de désir

C'est à la lente dissolution de cette petite unité évangélique, sous les forces conjuguées de l'histoire, de la nature et de l'in vraisemblable vanité de la parole divine telle que portée par Nathan, que le lecteur va assister: une parole qui, aux confins de la jungle, transposée en paraboles absurdes, résonne, dans le choc des langues et des mœurs, d'un écho rauque et vide de perroquet devenu fou.

Le personnage du Père est inoubliable. Quand il apparaît, encadré dans la porte, la lumière pâlit. Il va et vient, ombre immense émanant des Écritures, inconsistant et monolithique, simple médium transparent, étrangement inhumain. «Il pouvait dire n'importe quoi, obser-



l'empêcher d'entraîner le monde dans son naufrage, la parole des femmes se lève, multiple, ludique et ouverte.

Mère est «celle qui remarque les choses mais ne dit rien». Adah, née avec une moitié de cerveau en moins, paraît-il, peut lire tout texte à l'envers comme à l'endroit. C'est la championne du palindrome, capable de poser un regard déviant sur l'aventure de sa famille Price. Leah, d'abord soumise au délire paternel, finira, en épousant le maître d'école local, par embrasser la langue kikongo avec toutes ses ambiguïtés (qui font que chaque mot, selon la manière dont on le prononce, peut prendre trois ou quatre sens différents, amenant le pasteur à présenter Jésus sous les traits d'une petite larve blanche, ou autre chose). Le discours de Ruth May est proche du babillage, plein d'enfantine lucidité.

Quant à Rachel, la moins intellectuelle de la bande, elle commet des erreurs plutôt divertissantes («Amnésie» Internationale) et semble inoffensive, mais les choix idéologiques qui l'amènent à s'identifier au pouvoir blanc, à Johannesburg puis au Congo-Brazzaville, sont nettement moins sympathiques.

## L'ombre du Livre

Achab, l'homme figé dans sa vérité. («Il n'a jamais quitté son navire», observe Leah, à la fin.) Un Achab plongé dans l'enfer de la brousse, environné de fourmis rouges et de mambas verts, de sécheresses, de famines et de pluies diluviennes, suivi de son petit équipage terrorisé, fasciné et réticent. Il court droit à la catastrophe et on le sait. Kingsolver aussi. La référence est pleinement assumée. Comme *Moby Dick*, *Les Yeux dans les arbres* est un livre traversé d'éclairs bibliques sous lesquels dort tout un monde de désir. Pour faire contrepoids à ce Logos inflexible fermé sur lui-même, pour

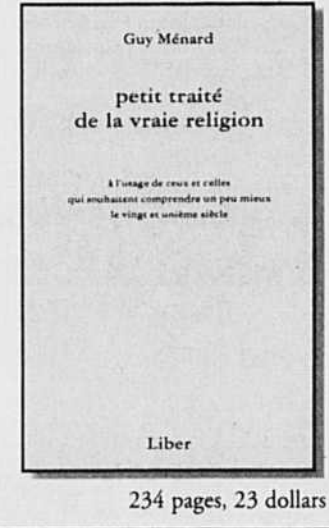
Chacune de ces femmes finira par trouver, sinon une place en Afrique, du moins un rapport à elle. Y compris grâce à la mort. Le miracle de ce livre est que, une fois réfutée la domination du verbe mâle, qui meurt comme il a vécu, selon les écritures, l'Histoire, qui paraissait jusque-là se dérouler si loin de ces femmes, va entrer dans leur vie. Parallèle saisissant et lumineux que celui montrant ces vies et ces pays occupés au nom d'une vérité étrangère ne servant finalement que de prétexte aux divers abus et usurpations d'ordre économique. L'Afrique n'est que le miroir de l'Amérique de la Conquête dont nous sommes issus. Kingsolver en est consciente. Son roman vibre d'une intelligence qui décortique avec dextérité le mécanisme des religions. «Toutes les odes de l'homme n'en forment qu'une pour l'essentiel: ma vie, ce que j'ai dérobé à l'histoire et comment j'ai vécu.» Il y a de nombreuses richesses à extraire des strates qui composent le sous-sol de ce livre. Comme au Congo?

## LIBER



Guy Ménard

petit traité  
de la vraie religion  
à l'usage de ceux et celles  
qui souhaitent comprendre  
un peu mieux  
le vingt et unième siècle



Liber  
234 pages, 23 dollars

## EN SIGNATURE

L'ÉVANGILE  
SELON SABBITHA

de David Homel  
Traduit de l'anglais par Daniel Poliquin

«[...] une lecture que je conseille pour son originalité, sa dérision et cette éternelle question qui revient sans cesse: comment changer le monde?»  
Danielle Laurin, *Madame au foyer*

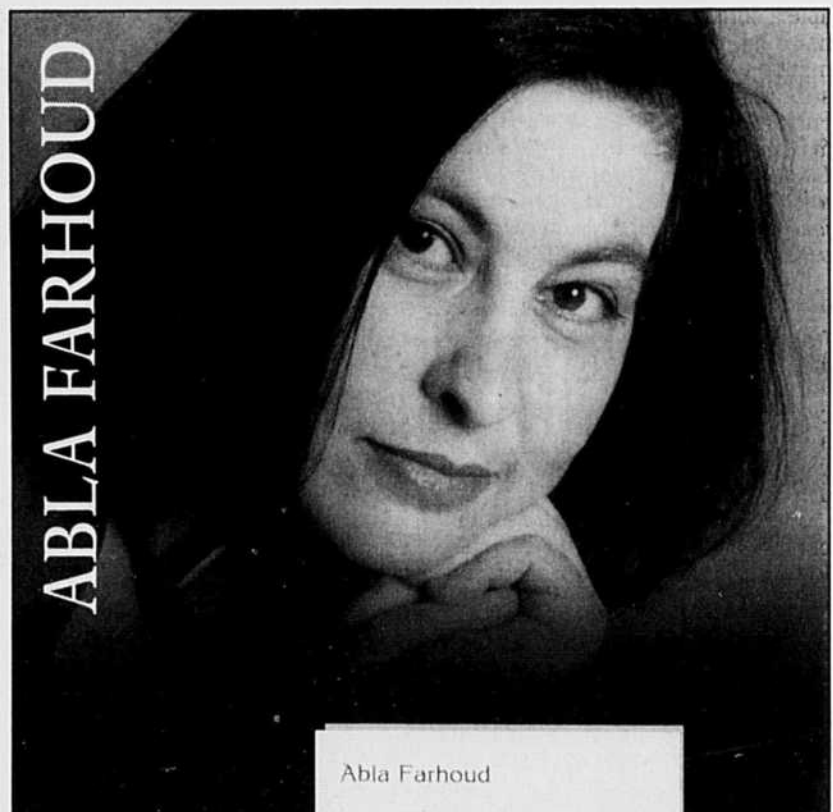
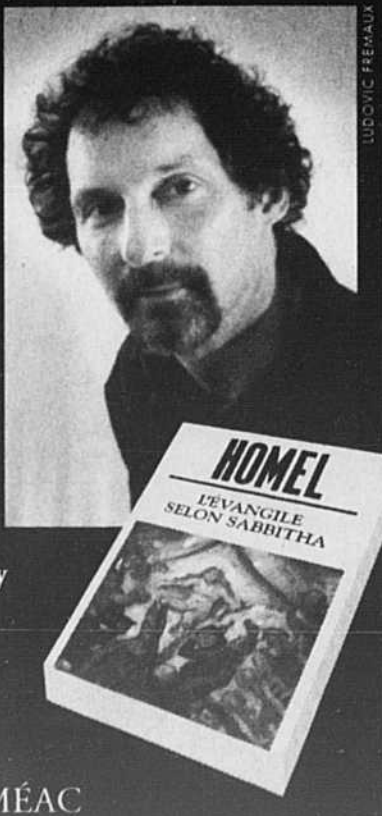
Leméac Éditeur  
et la Librairie Hermès  
vous invitent à une  
rencontre avec le romancier  
DAVID HOMEL

Judi 11 novembre 1999  
18h à 20h

La comédienne Michèle Magny  
lira un extrait du roman.

LIBRAIRIE HERMÈS  
1120, avenue Laurier Ouest  
Outremont (Québec)  
(514) 274-3669

LEMÉAC



ABILA FARHOUD

Abila Farhoud

Le bonheur a la  
queue glissante

Roman

roman  
17,95 \$

L'HEXAGONE

Félicitations à  
la lauréate du prix  
France-Québec 1999.



L'HEXAGONE  
www.edhexagone.com

La passion de la littérature

# LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Vérité, mythe et culture politique

### L'INVENTION D'UN MYTHE LE PACTE ENTRE DEUX PEUPLES

FONDATEURS  
Stéphane Paquin  
Éditions VLB  
Montréal, 1999, 176 pages

### DANIEL JOHNSON LE QUÉBEC D'ABORD

Jean Loiseau  
Éditions VLB  
Montréal, 1999, 272 pages

**A**vons-nous, en tant qu'un des deux peuples fondateurs, notre mot à dire dans la définition du pays canadien? Pouvons-nous revendiquer, à tout le moins à titre de province contractante, un pouvoir de décision ou de blocage quant aux modifications constitutionnelles? En d'autres termes, le Canada de 1867 fut-il le fruit d'une forme quelconque de pacte, ce qui signifierait que la souveraineté du gouvernement central, en matière d'amendement constitutionnel, se limiterait aux pouvoirs que veulent bien lui concéder les parties préalablement distinctes qui ont permis sa mise en forme?

Mythe que tout cela, fantasmagorie et illusion, explique d'abord Stéphane Paquin: «Les différentes formes de la théorie du pacte [entre provinces ou entre deux peuples fondateurs] constituent des faussetés historiques. Ces théories du pacte ont été élaborées après la Confédération de 1867 et tentent de reconstruire les origines historiques du pays pour expliquer et justifier le contrôle provincial sur le processus d'amendement constitutionnel.»

Où est la vérité? La reconstitution historique des événements et des tractations qui ont présidé au document de 1867 à laquelle se livre Paquin offre une conclusion probante: le BNA Act est une simple loi britannique un peu particulière en ce que sa modification exige l'assentiment du Dominion of Canada. Pas de pacte, donc, mais des manœuvres habilement menées par John A. Macdonald visant la mise sur pied d'un gouvernement unitaire et centralisateur apte à contrer les tiraillements régionaux qui paralysent le développement du Canada-Uni et les projets de sa bourgeoisie. L'esprit de 1867, écrit Paquin, se résume ainsi: «Comme le fait remarquer à son tour Ramsay Cook, on cherche à faire du Canada un pays très centralisé où Ottawa jouerait le rôle de Londres et les nouvelles provinces, celui des colonies.»

Et on procédera en ce sens: pouvoir de désaveu, pouvoir déclaratoire, pouvoir résiduaire, nominations à des postes clés (lieutenants-gouverneurs, sénateurs, juges), toutes ces compétences se font attribuer au gouvernement central qui mène une offensive centralisatrice tous azimuts.

C'est par la suite, devant ce qu'ils considèrent comme des attaques à leur autonomie, que les premiers ministres des provinces, Mowat et Mercier en tête, riposteront par la théorie du pacte interprovincial. Création de ses parties contractantes, le fédéral devrait leur être soumis à l'heure des amendements. Sur les stricts plans juridique et historique, on l'a vu, l'argument ne tient pas la route, ce qui ne l'empêchera pas de dominer la scène politique pendant de nombreuses années.

La version de la théorie du pacte

entre deux peuples fondateurs, pour sa part, est une création d'Henri Bourassa, développée dans le but de faire pièce à la francophobie galopante (affaire Riel, écoles françaises au Manitoba, en Ontario, crise de la conscription) en train d'envahir le Canada.

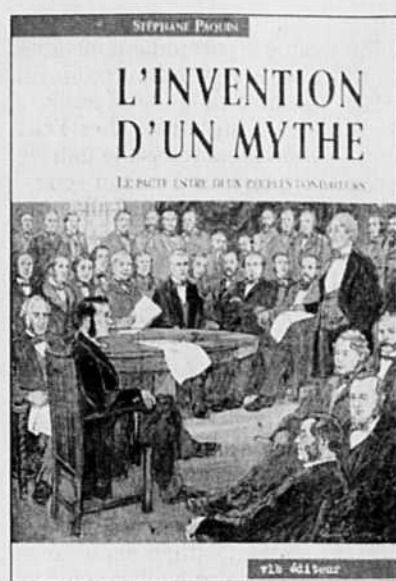
Le mythe, dès lors et dans ses deux variantes principales, fait partie du paysage politique canadien. Réactivé au gré des multiples crises qui marquent notre histoire nationale (1929, la guerre, les poussées du nationalisme québécois), il sera transformé et remodelé selon les intérêts poursuivis par les acteurs politiques, mais son pouvoir de mobilisation ne se démentira pas.

### Un mythe instructif

Ce qui rend la thèse de Paquin intéressante, malgré sa forme plutôt théorique, c'est qu'elle reprend tous les épisodes conflictuels qui ont opposé le gouvernement fédéral (ou son ancêtre, le gouvernement d'Union) aux législatures provinciales depuis 1840 jusqu'à aujourd'hui, épisodes qui ont nourri la théorie mythique du pacte, avec l'intention d'en faire ressortir «la représentation nationale que se font les diverses nations du pays». L'objectif de Paquin, en ce sens, n'est pas de démythifier un mythe qu'il traiterait par la négative, mais plutôt de se servir de ce même mythe comme révélateur d'une culture politique.

La vérité historique est une chose et elle dit: pas de pacte. Pourtant, «la construction de l'identité nationale, du nationalisme et de la nation s'articule autour de la culture qui véhicule son lot de mythes politiques». Entre ces deux instances, vérité historique et culture, le mythe contribue donc à influencer et à guider les acteurs politiques (politiciens, intellectuels, citoyens).

Le problème, surtout depuis le rattachement de 1982 mais aussi avant, c'est que les différentes nations qui composent le Canada, à partir de leur culture respective, ne puisent pas à la même version du mythe: «Vu par les Canadiens anglophones, le Canada est formé d'un seul peuple et de



dix provinces égales; les Québécois, en réaction, définissent le Canada en pays binational, c'est-à-dire formé de deux peuples fondateurs; les Américains s'opposent à l'un et à l'autre s'érigent en Premières Nations.»

Comment trancher un tel nœud gordien? Sur quels critères établir les bases d'un dialogue renouvelé? Y a-t-il une solution, autre que radicale et traumatisante, à cet imbroglio? Ce n'est pas cet essai, dont les visées sont autres, qui nous le dira. Paquin se contente finalement de constater: «Tout comme la vision du fédéralisme des Québécois et des autochtones, celle des Canadiens anglophones est légitime. Cependant, le poids démographique et politique des Canadiens anglophones transforme leur vision particulière en vision dominante. Voilà où est le problème.»

Que faire, alors? La politique est l'art de convaincre; que chacun s'y applique, dans le respect de la démocratie, à sa façon. Les plus efficaces, nourris d'histoire, seront les plus habiles manieurs et réinventeurs de mythe; pas les partisans du juridisme impérial. Lire ce livre leur évitera peut-être de dire n'importe quoi.

### Les années Johnson

«Quand même on le répéterait à l'infini, on ne fera jamais croire à personne, du moins pas à mes compatriotes du Québec qui y sont depuis plus de trois cents ans, que le Canada a commencé en 1867! On ne fera croi-

re à personne que les constitutions sont immuables! Nous en sommes à notre quatrième depuis deux siècles. Pourquoi serait-il impossible d'en rédiger une cinquième?» Ainsi s'exprimait, avec un certain à-propos, Daniel Johnson père, qui fut premier ministre du Québec de juin 1966 à septembre 1968. La fin abrupte de son mandat ne lui aura pas permis de mener à bien cette mission de déblocage. En aurait-il été capable?

Jean Loiseau a côtoyé Daniel Johnson. Son livre n'a rien d'un essai théorique. Il ne s'agit pas non plus d'une biographie, mais bien de la chronique politique du bref passage au pouvoir de Daniel Johnson, tel que vécu de l'intérieur par celui qui fut, presque à son corps défendant au début, son conseiller en communication et, par la suite, son chef de cabinet.

De toute évidence, Loiseau a goûté avec délectation aux arcanes du pouvoir. Son récit, un témoignage enjoué et mené avec vigueur, ne laisse planer aucun doute là-dessus. Le portrait qu'il trace de Daniel Johnson est celui d'un homme capable de concilier pragmatisme et vision. Partisan d'un Québec ouvert sur le monde, surtout grâce au relais français et gaulliste, le dernier grand chef de l'Union nationale fut, relate Loiseau, un nationaliste entier, mais un stratège prudent.

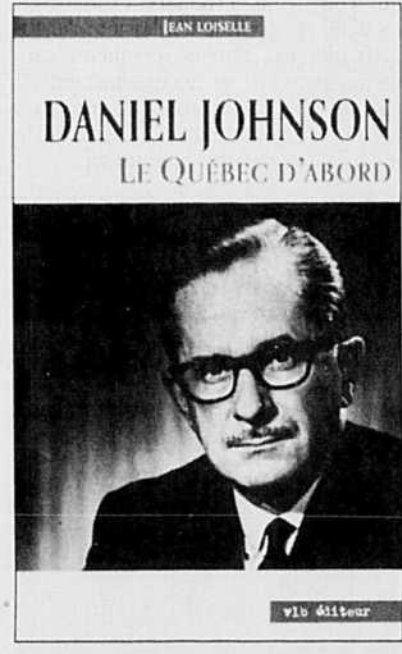
Cela dit, si le document se lit avec plaisir, on ne peut pas dire qu'il parvienne véritablement à convaincre. Sans être discret, ce qui serait trop exiger d'un homme que le mandarinat a transporté, Loiseau laisse néanmoins beaucoup de place à son patron de l'époque. Or, fatalité de l'histoire, le bilan reste mince: quelques très bons coups (les cégeps, Radio-Québec, l'Université du Québec), un coup d'éclat (de Gaulle au Québec), un certain panache dans la joute constitutionnelle («égalité ou indépendance», qu'il disait), mais rien de l'étoffe d'un héros national.

Deux ans, c'est bien court. Pour en faire plus de 250 pages, Loiseau a dû orner son récit de fleurs généreusement lancées à ses anciens acolytes. La durée aurait-elle favorisé une éclosion d'imagination chez ce premier ministre peu éclatant? Il est permis d'en douter, et ce ne sont pas les performances de ses deux fils

(Daniel et Pierre Marc, préfaciers de ce livre) qui l'ont suivi aux rênes de l'État québécois qui nous feront changer d'avis.

Cette perception des choses, bien sûr, se discute et n'enlève rien à la vivacité de la narration de Jean Loiseau. En revanche, ce qui risque de faire enrager avec raison les esprits progressistes, c'est la complaisance bourgeoise que distillent ces pages. Johnson et son équipe, nous dit un Loiseau fier de lui, travaillaient pour le peuple. Ce dernier, pourtant, n'apparaît dans ce livre que comme faire-valoir d'une équipe de dirigeants qui semble s'en soucier comme d'une guigne. À l'heure du scotch, les huiles ont d'autres chats à fouetter.

Le ton satisfait de ce témoignage est parfois carrément insupportable: «Paul Desmarais, avec sa gentillesse habituelle, nous accompagne dans sa Rolls Royce jusqu'à l'avion qui nous déposera au château Montebello. Lorsqu'il veut donner un pourboire, je dois lui venir en aide car... il n'a pas un sou sur lui!» Cette indécente absence d'esprit critique dont fait preuve Loiseau envers la suffisance élitiste de ses compagnons d'armes irrite au plus haut point. À regret, nous sommes obligés de conclure qu'il devait la partager. Les choses ont-elles bien changé depuis? [louiscornellier@parroinfo.net](mailto:louiscornellier@parroinfo.net)



Louis Cornellier

**On a droit de poésie chez Varia!**

**Fracture, double**  
Poèmes  
Ghislaine Pesant  
12,95 \$ - 70 pages  
ISBN 2-922245-25-X

«L'une de celles qui ont interrogé lucidement le réel patriarcal et fait entendre une voix singulière qui rencontre le nous collectif des femmes» (N. Brossard et L. Girouard, Anthologie de la poésie des femmes au Québec), Ghislaine Pesant poursuit, avec *Fracture, double*, une œuvre poétique discrète et dense.

LES ÉDITIONS VARIA  
C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4  
Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128  
courriel: info@varia.com

**LE LIVRE D'OR DES GENS DE SUNNE**  
de Göran Tunström  
Traduit du suédois par Marc de Gouvenain et Lena Grumbach

«Chaque livre de Göran Tunström est un jalon dans ma vie de lecteur, un moment de grâce où je renoue avec la magie, la poésie et la musique de la vie quotidienne. Avec *Le Livre d'or des gens de Sunne* son roman le plus accompli depuis *L'Oratorio de Noël*, il me refait le coup de manière magistrale. Son écriture belle et simple n'est jamais esthésante, son style si personnel n'est jamais ostentatoire. Siellan est un des personnages les plus attachants de l'univers Tunström et son histoire, racontée par un des plus merveilleux conteurs de notre époque, m'a tout simplement chaviré.»  
Michel Rivard

ACTES SUD/LEMÉAC

**GUY MOREAU**

**L'AMOUR MALLARMÉ**  
roman  
24,95 \$

PRIX ROBERT-CLICHE DU PREMIER ROMAN 1999

François dit Mallarmé, dix-sept ans, vit une passion amoureuse qu'il ne peut avouer. Un premier roman savoureux et insolent.

www.edvlib.com  
La passion de la littérature

**LIVRES ANCIENS ET MODERNES**  
• Achat • Vente • Expertise

**BOUQUINERIE SAINT-DENIS**  
4075, rue St-Denis (angle Duluth)  
Achats à domicile  
(514) 288-5567

**BIOGRAPHES RECHERCHÉS**

Importante maison d'édition recherche des personnes capables d'écrire des biographies de grands personnages de notre histoire destinées aux jeunes (12-18 ans). Les personnes pressenties doivent maîtriser parfaitement la langue française, être capables de mener des recherches historiques et pouvoir écrire un récit biographique qui se lit comme un roman.

Envoyer un court CV à:  
Les grandes figures (AVDV)  
1781, rue Saint-Hubert  
Montréal (Québec) H2L 3Z1

**LOGIQUES**

**MAÎTRISEZ INTERNET!**

**Apprivoiser Internet**  
Jacques Cantin  
ISBN 2-89381-645-2 - 264 p. - illustré  
CD-ROM gratuit inclus  
24,95 \$

**MAÎTRISEZ WORD 97!**

**Apprivoiser Word 97**  
Renée Richard  
ISBN 2-89381-643-6 - 120 p. - illustré  
18,95 \$

**MAÎTRISEZ L'ORDINATEUR!**

**Apprivoiser l'ordinateur**  
Jacques Cantin  
ISBN 2-89381-646-0 - 120 p. - illustré  
18,95 \$

**MAÎTRISEZ VOTRE CLAVIER!**

**Apprivoiser le clavier avec Tap'Touche**  
Marie-France Huot  
ISBN 2-89381-637-1 - 160 p. - illustré  
18,95 \$

**ÊTES-VOUS PRÊT POUR L'AN 2000?**

**L'agenda de l'internaute - 2000**  
Bruno Guglielminetti  
ISBN 2-89381-630-4 - 144 p. - illustré  
14,95 \$

Les Éditions LOGIQUES inc.  
En vente partout  
Distribution exclusive: Québec-Livres

# LIVRES

LE FEUILLETON

## Parler de la mort pour nous réconcilier avec la vie

### DE JOYEUSES FUNÉRAILLES

Ludmila Oulitskaïa  
Éditions NRF Gallimard  
Paris, 1999, 167 pages

Ludmila Oulitskaïa est une auteure russe qui vit entre Moscou et New York. En 1996, elle nous avait donné l'excellent *Sonetchka*, qui avait alors obtenu en France le Médicis étranger. Le roman racontait l'histoire d'une femme que la vie séparait progressivement du plaisir de la lecture solitaire, connu pendant son enfance avant que, tous ses proches ayant disparu ou étant partis, elle ne se remette à la lecture, comme si rien n'avait changé. C'était là un personnage banal, antihéroïque, mais tendu vers la pureté et une sorte de bonheur immatériel, hors temps. Avec le roman qu'elle nous propose aujourd'hui, *De joyeuses funérailles*, et bien qu'il s'agisse de l'histoire d'un peintre juif russe émigré aux États-Unis qu'on retrouve au moment où il agonise, Oulitskaïa réussit à transformer ce moment dramatique en un hymne à la vie.



Jean-Pierre Denis

### La souffrance et la vie

Que peut bien penser un étranger, notamment un Russe, du traitement qu'on réserve aux États-Unis (disons en Amérique du Nord) à la souffrance et à la mort? Ce que beaucoup d'entre nous pensons déjà, mais sans rien pouvoir y changer tant est puissant et sournois ce mouvement... «Ce pays détestait la souffrance. Il la niait sur un plan ontologique, ne l'admettant que comme un cas particulier exigeant une éradication immédiate. Cette jeune nation qui refusait la souffrance avait mis au point des écoles entières, philosophiques, psychologiques et médicales, qui se consacraient à une seule tâche: éviter à l'homme de souffrir, à n'importe quel prix.»

On peut louer en terre d'Amérique cette pratique de banissement en se disant que la mort est déjà suffisamment éprouvante en elle-même qu'on n'ait pas, en plus, à supporter la souffrance qui l'accompagne.

Ce serait oublier, comme Fima le médecin russe émigré aux États-Unis le rappelle, que c'est par la souffrance que l'on grandit, que l'on devient adulte, intelligent.

Cela me rappelle d'ailleurs cette curieuse phrase qu'avait eue François Mitterrand au sujet de Laurent Fabius (pourtant membre de son cabinet) lorsque ce dernier avait eu l'intention de se présenter aux présidentielles: «Il n'a pas assez souffert», avait alors confié le président à un journaliste...

Imaginez un instant une telle parole dans la bouche d'un président américain, voire d'un premier ministre canadien. Proprement impensable! «Les gens de cette race, privés de souffrance, perdent aussi la terre sur laquelle reposent leurs pieds», conclut pour lui-même Fima. Il est vrai que la fatalité est une donnée si fondamentale en Russie, chevillée depuis si longtemps à l'âme russe, qu'il serait difficile d'imaginer ce pays tout à coup privé de ce qui l'a toujours nourri, de ce qui est à la source même de son art, de ses utopies, de sa foi, de ses excès aussi.

### Une veillée funéraire comme un vernissage

Alik, le peintre mourant qui n'en a plus que pour quelques jours (trois dans ce récit), a eu une vie bien remplie, bien qu'il ait à peine 50 ans. Dans son loft d'artiste new-yorkais, qui lui coûte trois fois rien et qu'il n'a pourtant même pas les moyens de payer, une foule d'amis sont venus veiller sur ses derniers jours (et cotiser pour payer son propriétaire). La plupart sont des juifs russes émigrés, certains depuis longtemps, d'autres de fraîche date. Alik a toujours eu l'heur de plaire, en particulier aux femmes, et cela, depuis sa naissance. «[...] préféré de toutes les nourrices et de toutes les éducatrices dès le jardin d'enfance», à l'école aussi ses camarades de classe tombaient amoureux de lui, «en même temps que leurs grands-mères et les chiennes de leur grands-mères».

On comprendra assez vite que ce qui distingue ce jeune garçon des autres, et puis, plus tard, des adultes, c'est son art de vivre, plus encore que de peindre. «[...] il savait faire rire et tourner en dérision, mais ce qui émanait de lui de plus important, de plus rare, c'était la certitude absolue que la vie commençait le lundi suivant, et que la journée de la veille pouvait parfaitement être effacée, surtout si elle n'avait pas été tout à fait réussie.» Cloué dans son fauteuil ou sur son lit, Alik voit défiler ses amis (dont beaucoup de femmes et



porte dans le cœur du lecteur semble bien être le prêtre, plus ouvert que le rabbin qui conclut la discussion par un: «C'est bien ça! Le plus important, pour vous, c'est qu'il n'y ait plus de juifs...» A quoi, laissé en plan au beau milieu de la rue, le père Victor n'a plus pour lui-même que ces mots: «Ça alors! Comment a-t-il fait pour en arriver là? Ce n'était pas du tout ce que je voulais dire...»

### Un hymne aux survivants

On ressasse, on fait les comptes, on relate sa vie en Russie et son arrivée en Amérique, on assiste même en direct à la télévision au fameux coup d'État contre Gorbatchev, qui faillit réussir (en 1992, si je ne me trompe), et on se retrouve plus russe que jamais, renversant spontanément le «eux» dont on les avait affublés depuis l'exil en «nous» des plus intimes... C'est aussi la magie de New York, avec son marché aux poissons qu'on découvre en pleine nuit, à deux pas de Wall Street, où tout se fait et se défait «à la vitesse d'un dessin animé»: Les étalages nettoyyés et rangés, les portes des entrepôts refermées pour redevenir des murs aveugles, les tonneaux avec leurs feux si gais disparus, le sol lavé à grande eau...

Puis, soudainement, l'arrivée par le métro d'une foule d'hommes tirés à quatre épingles et de femmes bien coiffées, avec des chaussures coûteuses, des costumes superbes et les parfums de la saison. Les employés de Wall Street! C'est un roman superbement raconté, toujours au plus vif, mais sans excès de lyrisme, cru dans sa description des corps et à la fois discret dans celle des sentiments, abondant comme la vie, mais sans relâchement dans le tissu du récit, bref une fable qui donne chaud au cœur et foi en la vie. Et qui se termine par un hymne aux survivants qui fait peut-être un peu folklorique, voire hollywoodien par certains côtés, mais qui est tout à fait conforme à l'esprit festif et carnavalesque de ce livre où même le croque-mort (un certain M. Robins, autrefois Rabinovitch), qui s'estime capable de «tout dire sur un client d'après le caractère de ceux qui assistent à la cérémonie», en perd son latin... Incapable de déterminer sa situation financière, ayant même des doutes sur sa nationalité, il en conclut: «Drôle de client! [...] Sans doute un musicien.» C'est plein de drôleries, d'humour — à la fois new-yorkais, russe et juif — et sans pathos inutile. Un plaisir.

denisjp@mink.net

**ON A RAISON DE FAIRE LE CAMÉLÉON**  
Jean-Marie Poupart

«C'est la fêta du vocabulaire, je n'ai jamais lu un roman québécois qui ratisse aussi large dans le dictionnaire et qui vous raconte une histoire toute simple: un type doué qui tue un écrivain. Fascinant. Magnifique.»  
Robert Lévesque, *Un dimanche à la radio*, SRC

«Intelligent comme son créateur.»  
Reginald Martel, *La Presse*

«Allie admirablement bien intrigue policière et littéraire. Roman intelligent, ironique et tendre.»  
Anne Morency, *Info littéraire*, SRC

LEMÉAC

Triptyque (514) 597-1666  
www.generation.net/tripty

Michel-E. Clément  
**Phée bonheur**  
roman, 281 p., 22 \$

Jacques Desfossés  
**Tous les tyrans portent la moustache**  
roman, 271 p., 22 \$

**LETTRES AU CHÂTEAU**

La maison de la culture Maisonneuve, Loisir littéraire du Québec, la bibliothèque Maisonneuve et les amis de la bibliothèque de Montréal présentent

8 novembre 20h  
SUZANNE JACOB  
«Tête de pont du féminisme des années 70-80 au Québec, saluée par la critique comme une de nos plus grandes écrivaines.»

9 novembre 20h  
JE VOUS ATTENDS ÉCRIRE  
Rencontre et lecture de textes des participants au Loisir littéraire du Québec, organisme qui se consacre à la promotion de la lecture et de l'écriture pratiquées dans un contexte de loisir.

22 novembre 20h  
MARIE SÉLIE AGNANT  
Jeune écrivaine québécoise d'origine haïtienne dont le livre «la dot de Sara» a connu un vif succès.

29 novembre 20h  
ABLA FARHOUD

Château Dufresne  
2929, rue Jeanne d'Arc  
à l'angle de la rue Sherbrooke Est et du boulevard Pie-IX.  
le Château Dufresne est à deux pas du métro Pie-IX.

Renseignements : 872-2200  
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

**Académie des lettres du Québec**  
**17<sup>e</sup> Colloque annuel**  
**« L'écrivain/e dans la Cité ? »**

**le samedi 13 novembre 1999**  
à la librairie OLIVIERI,  
5219, Côte-des-Neiges à Montréal (métro Côte-des-Neiges)

**Le colloque est sous la présidence d'honneur de MARCEL DUBÉ**

Animateur : **Winston McQuade**  
Conférence inaugurale : **Émile Ollivier**

**PROGRAMME DES COMMUNICATIONS ET DÉBATS :**

- 10h Conférence inaugurale : **Émile Ollivier**
- 10h30 « L'écrivain/e et l'institution »  
**Marie-Claire Blais, Jacques Allard, Serge Turgeon, Bruno Roy**
- 12h30 Déjeuner libre au bistro de la librairie Olivieri
- 14h30 « L'écrivain/e et les médias »  
**Robert Chartrand, Stanley Péan, Danielle Laurin, Maxime-Olivier Moutier**
- 16h Troisième séance « L'écrivain/e dans la Cité ? »  
**Monique Proulx, Bernard Pozier, André Ricard, Yves Beauchemin**
- 17h30 « Le mot de la fin »  
**Gilles Archambault**
- 18h Lancement du dernier numéro de la revue TROIS réunissant les Actes du 16<sup>e</sup> Colloque :  
**« Féminisme et création »**

Le colloque est ouvert à tous les écrivains ainsi qu'au grand public. Il n'y a pas de frais d'inscription. On est prié de réserver sa place à l'avance pour le lunch au bistro de la librairie Olivieri, au numéro de tél. : (514) 739-3639.

Pour information : Jean Royer, tél. : (514) 525-1808.

**Au pied de la lettre**  
DENYS LESSARD  
ILLUSTRATIONS DE BRUCE ROBERTS

« Un livre tout simplement délicieux! »

L'auteur débusque le double sens et l'équivoque derrière les clichés, les banalités d'usage et les formules toutes faites dans une cascade de bons mots, de calembours et de jongleries verbales.

LANCTÔT ÉDITEUR

GÉRALD LEBLANC  
CLAUDE BEAUSOLEIL

**La Poésie acadienne**  
Les Éditions Perce-Neige

Poésie  
19,95 \$

Mouvements d'Amérique

« nous emporterons dans la langue les mots ramassés en chemin nous poserons les mots d'ici sur tout ce que nous toucherons y compris ce que nous transformerons avec l'entêtement de parler partout »

Regroupement des éditeurs canadiens-français

# LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

## De notre ère festive

### APRÈS L'HISTOIRE

Philippe Muray  
Les Belles Lettres  
Paris, 1999, 280 pages

« **E**n terminant, je vous le dis et j'insiste: allez au festival, c'est important. » C'était à la télévision communautaire. Une émission «culturelle» (en reprise pour une dixième fois) «consacrée entièrement» au Festival d'été de Québec. En nous zozotant cet ordre, l'animateur avait regardé la caméra d'un air sérieux, pénétrant, militant. Le ton était impératif. Nous avions compris: «aller au festival» constituait notre nouveau devoir de citoyen. Peu importe l'intérêt que nous portions aux différents spectacles, notre participation était toujours requise; nous étions des conscripts de la réjouissance. Le but de cette lutte collective: faire gonfler la taille des foules. Ainsi, les médias, le lendemain, faisant écho aux estimations policières, pourraient parler d'une «marée humaine» triomphale. Le sort de la culture, et peut-être celui de la nation, était en jeu.



Antoine Robitaille

J'ai mieux compris ce qui s'était passé alors en lisant l'essai de Philippe Muray intitulé *Après l'Histoire* (un des meilleurs qui me soient passés entre les mains depuis que je tiens cette chronique).

### Une caricature

Non que j'adhère totalement à sa thèse, qui n'en est elle-même pas vraiment une d'ailleurs. C'est une hyperbole, une caricature hilarante de théorie qui déploie son analyse à grands coups de mesure, de formules géniales, de jeux de mots délirants, d'effets de style puissants, le tout baignant dans une saine mauvaise foi. Cela ne manque pas d'efficacité. Au contraire. Et l'on se dit, en terminant le livre, que c'est peut-être là le pouvoir de l'essai, ce genre bâtarde mais d'où combien nécessaire en cette époque de fonctionnarisation de la pensée, notamment dans nos universités.

Mais quelle est-elle, cette thèse? Son substrat est héglélien: l'histoire est finie. Contrairement à ce que laissait entendre, il y a dix ans, Francis Fukuyama (autre auteur s'étant risqué à cette constatation): c'est la catastrophe. Car après l'histoire signifie, pour Muray, après l'humain. Il y a à un postulat: «Pour comprendre quelque chose à l'époque qui commence, il est indispensable de faire le pari que la métamorphose des hommes a déjà eu lieu.» Notre monde serait désormais dépourvu de «négativité». La dynamique entre celle-ci et le «positif», qui faisait «avancer l'Histoire», s'est éteinte. Les distinctions de l'antique humanité s'effacent: féminin-masculin, droite-gauche, opposition-gouvernement, travail-vacances. Les rebelles sont couronnés (pensons à John Saul, «anticonformiste» devenu prince consort!). La politique disparaît, et les néo-politiciens — dont l'ancien ministre Jack



La politique disparaît, et les néo-politiciens — dont l'ancien ministre Jack Lang (à droite sur la photo) est le prototype — n'ont comme souci principal que d'organiser des «événements».

Lang est le prototype — n'ont comme souci principal que d'organiser des «événements».

### L'obsession festive

Cela expliquerait un véritable second déluge: celui des fêtes de toutes sortes. Nous sommes entrés selon Muray dans ce «moment particulier de la civilisation [...] hyperfestive, pour autant que l'accumulation illimitée de fêtes en est devenue l'occupation la plus fervente, la consolation la plus quotidienne, donc le trait le plus saillant, le plus révoltant et le moins étudié.»

Tout le monde ne peut accéder à la sagesse héglélienne au même degré. (La fin de l'histoire est un thème un peu ésotérique! Reste que dans le monde des idées, le libéralisme semble bien régner en maître. La morale droit-de-l'homme est souvent anonnée, même hors contexte, tel un nouveau catéchisme; Muray le montre admirablement.)

Vu du Québec, on ne peut que souscrire au constat de «l'accumulation illimitée» de fêtes! Plus aucune saison n'échappe au «festivisme» déchainé. Festivals du rire, d'été, de jazz, de la bière, fêtes gourmandes, carnaval, mondial de l'accordéon, de la poésie, de la musique actuelle, etc. Nous sommes «assignés à comparaître» à toute heure du jour. Mais de toute façon, comme l'a écrit *Le Nouvel Observateur*, «si tu ne viens pas à la fête, la fête viendra à toi.» (Ce qui fait penser au début du roman *Gaité parisienne*, de Benoît Duteurtre, où deux personnages tentent d'échapper à la Fête de la musique à Paris.)

Le festif est partout. Muray en donne un exemple hilarant. Ayant conclu, l'an dernier, qu'une période de l'année souffrait d'un déficit festif, les autorités municipales parisiennes prirent les choses en main. On s'empressa alors de pondre le concept d'une Fête de la Seine. Le but: «réconcilier les Parisiens avec leur fleuve». Maître en ironie, Muray écrit: «Ce qui nous permet d'appréhender qu'ils [les Parisiens] étaient auparavant fâchés avec celui-ci, [...] qu'ils lui tournaient le dos.»

### Des saturnales tous les jours

Rien de nouveau sous le soleil, dites-vous, on a toujours fêté? Muray réplique que «cette festination intensive n'a plus que de lointains rapports avec la festivité d'autrefois, et même avec la déjà vieille civilisation des loisirs». Elle n'est plus «un renversement provisoire de l'ordre établi; elle est l'établissement définitif d'un ordre renversé.»

Auteur d'un livre (qu'on dit décapant) sur l'héritage du XIX<sup>e</sup> siècle, Muray estime que l'ancêtre des néo-fêtes, c'est l'Exposition universelle de Paris de 1889. S'inspirant de son mondialisme, les fêtes d'aujourd'hui sont de plus en plus gigantesques et affichent toutes des prétentions internationales: «La Gay Pride, la Fête de la musique, la Love Parade de Berlin». Muray dénonce la Technoparade, à Paris, qui révèle selon lui la nature des néo-fêtes. D'abord, dans l'ère sans «négativité», on s'invente un dragon à terrasser. En l'occurrence, «la censure», dont on avait cru voir le bout du nez dans l'interdiction, à Paris, de quelques partys rave. En réaction, on créa la Technoparade, dont le parain fut nul autre que... Jack Lang, dont Muray rapporte les propos, qui prennent soudain un air terriblement comique: «La techno a été maltraitée en France, entravée par des circulaires punitives.» Bref, il fallait faire quelque chose.

Autre caractéristique, la néo-fête «ne fête jamais la fête». À cet égard, les pages et les coups de fouet de Muray

sur la Coupe du monde, cette «chape de foot qui s'est abattue sur la France», sont tout simplement extraordinaires. Il y a là, assurément, un tournant, insiste Muray. Jamais l'ère hyperfestive ne s'était déployée avec autant de force. Réjouissons-nous: les «célébrations de l'an 2000» s'en viennent! «L'an 2000 sera une fête; et non plus une terreur, comme l'an 1000; il ne sera qu'une fête [...], il n'y aura aucune grande peur à ce tournant pour tant funeste entre tous. Parce que ce n'est pas une date. Parce que la peur est derrière nous. Parce que la fin du monde est terminée. Parce que l'apocalypse est une affaire classée.»

Pour Muray, tout ce qui est exagéré semble signifiant. Remarquable manière de réhabiliter l'ironie. Humour, comme mode de compréhension du monde. Reste que la systématisation (tendance inhérente à tout hégléisme) de quelque idée comporte des dangers. Dans *La Revue des Deux Mondes*, Muray, appliquant sa grille d'analyse aux frappes en Serbie et au Kosovo, dénonçait récemment les actions occidentales en arguant en substance que la civilisation, c'était savoir ne pas s'occuper de ce qui ne nous regarde pas. Preuve qu'à vouloir ne penser que les grandes mutations (le reste n'en vaut pas la peine); à vouloir à tout prix voir du catastrophique partout; à se croire au-dessus des déterminismes que l'on met au jour, on risque tout de même de commettre de grandes erreurs.

arobitaille@sympatico.ca

LITTÉRATURE ARABE

## Une femme parle des hommes

### LES ILLUMINÉS

Hoda Barakat  
Traduit de l'arabe  
par François Zabbal  
Actes Sud  
Arlès 1999, 188 pages

### HARETH AL MIYAH

Hoda Barakat  
Dar Al Nahar,  
Beyrouth, 1998, 176 pages

### NAÏM KATTAN

Les *Illuminés*, qui vient de paraître en traduction française, confirme la place importante qu'occupe Hoda Barakat dans la littérature arabe, notamment parmi les femmes écrivains. Comme dans son précédent roman, *La Pierre du rire*, le personnage

lambeaux, il cherche à recueillir des sensations, des émotions, des fragments du réel, mais il ne parvient qu'à exprimer des attentes déçues, des tentatives avortées.

La guerre du Liban est une toile de fond qui masque, pour mieux les révéler, les zones troubles des rapports entre hommes et femmes. Le poids de l'événement fait oublier que la violence est multiple, que ses auteurs et ses victimes sont des hommes et des femmes qui, dans l'assourdissement des clameurs, cherchent à éprouver des moments de frisson dans une vie mutilée, où la parole est étouffée.

Il faudrait parler aussi du dernier roman de Hoda Barakat, *Harith Al Miyah (Le Laboureur des eaux)*, qui n'est pas encore traduit en français. De nouveau, le narrateur est un homme, un marchand de tissus. Héritier d'un magasin, il relate, dans toute sa diversité, l'histoire de sa famille, de son pays, de l'humanité. Cet homme tente de séduire une femme, Shamsa (Soleil). Il lui raconte l'histoire des tissus: le coton, le lin, la soie.

Hoda Barakat a recours à cette métaphore pour explorer le passé et permettre ainsi à son héros d'offrir à une femme un monde approuvé, reconnu. Cette femme demeure une promesse de vie, de présence, sinon d'avenir, et l'attente dure aussi longtemps que le récit de la découverte de la soie n'est pas achevé.

L'homme est pris dans l'histoire qu'il raconte qui n'est, en réalité, qu'une manière d'atteindre le désir dans la plénitude de la beauté. Celle-ci n'est ni évasion ni illusion, même si elle s'évanouit, ayant atteint un sommet de scintillement et la conscience de son éclat. La beauté, qui est femme, s'enfuit dès qu'on l'approche, qu'on tente d'accéder à sa lumière. L'homme, face à ces eaux éternellement recommencées, est un perpétuel laboureur.



### MANUSCRITS NON PUBLIÉS

Faites connaître vos manuscrits non publiés (ou refusés) par l'entremise de notre revue littéraire spécialisée, intitulée *La fureur d'écrire*. (Aucuns frais). Adresse: 303 - 290 rue Nelson, Ottawa, ON., Can., K1N 7S3. Tél. 1-613-235-3668. De plus, vous pouvez les déposer à notre Fonds de conservation de manuscrits, *La fureur de lire*, jusqu'à ce qu'ils soient découverts par les éditeurs et le public.

Bibliothèque de Saint-Malo  
Fonds de conservation de manuscrits  
228, Rte 253 Sud, Saint-Malo (Québec) JOB 2Y0  
Tél. 1-819-658-2124

### SAUVEGARDE DU PATRIMOINE CULTUREL

## Félicitations

Diane-Monique DAVIAU  
finaliste au  
Grand Prix du livre de Montréal  
pour son récit  
*Ma mère et Gainsbourg*



L'instant même  
NOUVELLES ROMANS ESSAIS

www.generation.net.tripty  
Tél. et téléc.: (514) 597-1666

Lynn Diamond  
Le passé sous nos pas  
roman, 166 p., 18 \$

Chez moi  
Geneviève Robitaille  
roman, 142 p., 17 \$

LIRE ET ÉCRIRE  
de Robertson Davies  
Traduit de l'anglais par Dominique Issenbuth

«Pour faire naître l'enchantement, l'écrivain doit avoir au fond de lui quelque chose de comparable au talent de l'araignée qui file et tisse sa toile.»  
Ce mystérieux talent, Davies l'avait bien et c'est pourquoi on lira son témoignage avec un plaisir respectueux.»  
Rémy Charest, *Le Soleil*

«... un sorcier des lettres.»  
Bernard Genies, *Le Nouvel Observateur*

«Pour Davies, l'art est élitiste, plus vieux que la démocratie. L'art est aussi le lieu de l'enchantement et du bonheur. Un court texte brillant et stimulant.»  
Yvon Montoya, *ICI*

LEMÉAC

JEAN LOISELLE

DANIEL JOHNSON  
LE QUÉBEC D'ABORD

essai  
24,95 \$

Avec une rare franchise,  
Jean Loisele fait revivre  
une période parmi les  
plus riches de l'histoire  
politique québécoise.

LE GROUPE  
VILLI-MARIE  
LITTÉRAIRE

vib éditeur  
www.edvib.com

La passion de la littérature

## LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

# Le livre de l'âme

## Mort et renaissance de Socrate

## PLATON ÉTAIT MALADE

Claude Pujade-Renaud  
Actes Sud  
Arles, 1999, 317 pages

## GUYLAINE MASSOUTRE

Au chapitre abondant des «vies des hommes illustres», rédigées sous l'angle des passions d'époque depuis l'Antiquité, on constate vite que peu d'hommes ont fait couler autant d'encre que Platon. Ce fin lettré, poète et auteur d'une tragédie qu'il a lui-même déchirée, s'il s'est illustré depuis 25 siècles, c'est à la fréquentation de Socrate qu'il le doit. Il avait une vingtaine d'années lorsqu'il le rencontra. Il devint son disciple, comme plusieurs autres, dont l'amitié et les discussions œuvrèrent à la construction d'un monde meilleur. Leur commerce philosophique s'étendit sur dix ans, avant l'interruption brutale qu'on connaît: la condamnation à mort de Socrate, en 399 avant Jésus-Christ.

Dans son dialogue *Phédon*, Platon, qui met en scène les derniers moments de Socrate, entouré de quelques amis, fait dire à l'un d'eux: «Platon, je crois, était malade.» Platon, génial secrétaire de l'histoire, se savait également narrateur. Il en a déployé les ressources, choisissant, à

l'occasion de ce drame politique et humain (la condamnation cruelle du philosophe de la parole libre et de l'interrogation après la défaite d'Athènes contre Sparte), de perpétuer l'immortalité de la pensée socratique, articulée avec brio.

Le *Phédon* est moins le récit fidèle d'un événement historique que d'une composition savante des idées du maître.

Platon, très attaché à l'aspect humain de la démonstration des idées, y glisse un portrait en filigrane des participants. Cette dimension littéraire importe pour comprendre comment la curiosité des amis de Socrate, satisfaite grâce à son admirable habileté oratoire et à ses connaissances, n'a cessé de tenir les lecteurs de Platon en haleine jusqu'à aujourd'hui. On ne dira pas ici quelle a été la fortune philosophique de leurs arguments.

Mais l'intérêt dramatique du *Phédon*, dans lequel l'imagination littéraire de Platon s'est donné libre cours, inspire à Claude Pujade-Renaud un récit biographique romancé qui débute un mois après le moment clé, la mort de Socrate, à laquelle Platon n'a pas assisté.

## Le sas et le gouffre

Aussi bien dire tout de suite que cet ouvrage, s'il peut donner au lecteur un aperçu des us et coutumes (surtout en ce qui concerne la socialité) antiques, plaira davantage à ceux qui s'interrogent sur les rapports de l'anthropologie contemporaine et de la civilisation grecque. Plus simplement, si vous cherchez comment traverser un deuil, s'il s'agit en plus d'un suicide, vous trouverez dans ce roman une communauté de cœurs et d'esprits qui se confient leurs regrets, chagrins et amertumes. L'accompagnement de la maladie et la traversée du deuil étaient déjà le propos du roman précédent, *Le Sas de l'absence*, prix mérite de l'Écriture intime 1998.

Claude Pujade-Renaud propose un entretien avec les héros d'autrefois

Si, en outre, vous voyez dans la perte d'un être cher quelque dimension politique, vous aimerez la compagnie de ces hommes qui, pour

traverser «le gouffre de l'absence» dans une période politiquement mouvementée, ont réussi à garder la voie de la sagesse socratique après lui. Comme Platon rêve aux Grecs, ces trois vieilles monstresuses qui tâtent l'obscurité pour y trouver leur œil unique qu'elles ont égaré, selon la légende, Claude Pujade-Renaud propose un entretien avec les héros d'autrefois, «Socrate le va-nu-pieds rejoignant les grandes figures qui ont nourri mon enfance et mon adolescence, déroulant en leur compagnie une conversation joueuse, joyeuse», fait-elle dire à Platon, son double.

Socrate était un guide — «une voix inflexible, intermédiaire entre le divin et l'humain, affirmait-il». Sa disparition fut pire que celle d'un père. Platon voyagea dix ans avant d'ouvrir son école. Mais avant de se disperser, les disciples de Socrate, imagine Claude Pujade-Renaud, revivent les événements. Euclide et Terpsion, amis de Platon, Mélésias, l'esclave affranchi, les jeunes Thébains Simmias et Cébès, Antisthène, Phédon deviennent les acteurs d'un monde chaotique, sous l'effet d'un effroi primordial, aussi longtemps que la transe mortelle de Socrate se superpose à la vérité apaisante de ses propos.

## Logos et centaure

Claude Pujade-Renaud a effectué maintes lectures pour constituer sa fresque. La liste des spécialistes qu'elle cite, en fin de volume, garantit l'exactitude de ses sources. Elle mène cet épisode biographique selon son idée de la vraisemblance historique, rejoignant ce logos, «constitué à la façon d'un être vivant, qui possède un corps à qui il ne manque ni tête ni pieds», selon les mots que



Platon prête à Socrate dans *Phédon*. Forte de sa connaissance des textes, elle peut ainsi infléchir la ligne mélodique des gestes d'écriture que la tradition savante lui impose.

La musique qui la relie à l'Antiquité l'entraîne alors vers son labyrinthe intérieur. Les plus étonnantes pages de son roman mettent en scène un centaure, nourri du seul mouvement du vent: «Une simplicité d'être, un élargissement de l'espace, comment le langage pourrait-il jamais les ressaisir?» Platon, touché par la danse d'Eros, née de la beauté de Mélésias, et par la grâce sauvage du centaure, laisse son équilibre vaciller dans l'obscurité du désir. Dans le retour de la nuit originelle, il poursuit, devenu extravagant, le visage disparu de son père. S'il est vrai que notre âme est un

livre dans lequel la mémoire écrit des discours, ainsi que Platon l'a soutenu, on comprend que tout lecteur qui se tourne vers cette période dont les débats ne cessent de croiser les nôtres soit figé, comme Platon et Euclide, «assommés par le soleil qui dévore à présent l'angle où ils s'étaient réfugiés». Au jour levé, si le chœur des cigales peut bien chanter la clarté, qui parle?, se demande le Platon de Claude Pujade-Renaud, entendant en soi la voix de Socrate. Une voix qui, passée par l'épreuve du deuil, jamais achevée, s'approche de la vérité, toujours lumière chez les Grecs, et brûle à l'incandescence de la beauté. La vérité de l'écriture, comme celle du mythe, est à découvrir en nous-mêmes. «Socrate a levé son gibier.» Ce Platon également.

À L'ESSENTIEL

## Devant la toile

### De couleurs et de mots

LE NUAGE ROUGE (DESSIN, COULEUR, LUMIÈRE)

Yves Bonnefoy  
Gallimard, «Folio/essais»  
Paris, 1999, 494 pages

Il est plutôt rare qu'un écrivain soit capable de parler de la peinture avec autant de justesse qu'Yves Bonnefoy. Son regard est celui d'un poète qui retransmet toute la lumière des tableaux. Alors que *La Vérité de parole* («Folio essais» n° 272) rassemble ses études sur la poésie, *Le Nuage rouge* se consacre presque exclusivement aux arts visuels. D'abord paru en 1977 au Mercure de France, ces essais marquent un sommet dans l'œuvre critique de Bonnefoy. Il suffit de s'ouvrir intérieurement à cette voix généreuse et attentive: «Peindre, comme certains le font, et même aujourd'hui, prenant à la couleur qui, dès que posée sur la toile, se lève au-delà du sens, dissipe nos souvenirs, n'est rien que soit, dirait-on: on peut penser que c'est là de l'im-médiate, et qu'a été déchiré le voile.»

David Cantin

«C'EST DIMANCHE DANS MA PEAU»

Revue *Estuaire*, n° 98, septembre 1999  
Montréal, 1999, 127 pages

Pour fêter le quinzième anniversaire du Festival international de poésie de Trois-Rivières, la revue *Estuaire* rend hommage à l'événement en lançant une invitation aux lauréats et lauréates au fil des années. Afin de tracer un reflet de la situation actuelle de la poésie québécoise, chaque poète devait ainsi soumettre une courte suite d'inédits. Malgré l'absence de Michel Beaulieu, cela donne un des plus beaux numéros, qui s'annonce comme un survol contemporain de voix en résonance. On remarque la grande diversité qui anime ce numéro, d'*Amouraska* de Pierre Morency à *Tympan* de Nicole Brossard. Entre ces deux façons d'approcher la poésie, on découvre également des textes splendides de François Charon, Serge Patrice Thibodeau et Louise Dupré. Offertes à la mémoire du poète de Trois-Rivières Alphonse Piché, il faut revenir à ces pages qui s'ouvrent sur quelques trajectoires parallèles.

PIERRE FALARDEAU PERSISTE ET FILME!

Entretiens  
Mireille La France  
L'Hexagone  
Montréal, 1999, 288 pages

Ces dernières années, le Falardeau pamphlétaire a pris tellement toute la place que l'autre, le cinéaste, en a subi les contrecoups. On l'avait presque oublié, celui-là, et les médias ne sont pas les seuls à blâmer pour cette situation; le principal intéressé a aussi fait sa part en acceptant une surexposition médiatique pas toujours de bon aloi.

*Pierre Falardeau persiste et filme!*, un recueil d'entretiens menés par Mireille La France, ramène le bouillant créateur — il affirme lui-même «faire des films enragés» — sur le devant de la scène. On s'y trouve en présence d'un Falardeau artisan, préoccupé des techniques filmiques, amoureux du cinéma et de ses contraintes particulières, généreux envers ses collègues de travail et les acteurs qui ont donné corps à ses personnages. Les interlocuteurs discutent scénarios, structures de films, montage, direction artistique: c'est une conception de l'art cinématographique qui s'expose ici, sans lourdeurs.

L'intervieweuse, qui enseigne le cinéma au cégep de Rosemont, maîtrise son sujet et tient son bout. Ses questions forcent Falardeau à préciser, à nuancer, à approfondir une autocritique qu'il pratique, par ailleurs, avec un naturel désarmant de sa part.

Toute la production filmographique du cinéaste y passe, des premiers documentaires jusqu'aux projets actuels, qu'on interroge, réévalue et commente. Falardeau en profite pour rendre hommage aux créateurs qui l'ont inspiré (Groult, Perrault et plusieurs autres des quatre coins du monde), pour revenir sur la genèse de ses œuvres, pour exprimer son choix de ne jamais renier la source documentaire même à l'heure de la fiction et vice versa.

Avec raison, ces entretiens abordent aussi les parti pris idéologiques du cinéaste, mais ils le font toujours avec le souci de les intégrer dans une perspective artistique. Falardeau se définit comme un «cinéaste responsable»; Mireille La France a voulu faire place aux deux facettes, indissociables, du personnage. Enfin, diront certains, un portrait de Falardeau par lui-même en cinéaste. Ils n'auront pas tort.

Louis Cornélius

## FÉLICITATIONS!

Alain Bergeron

PRIX AURORA  
DU MEILLEUR LIVRE  
DE SCIENCE-FICTION  
EN FRANÇAIS

1999

Claude Bolduc

ARTISTE DE L'ANNÉE  
CULTURIADES DE LA  
VILLE DE HULL  
1999

Éditions Vents d'Ouest

## UNE SAGA FAMILIALE

### UN SUCCÈS INTERNATIONAL

Les médias en ont parlé :

Un roman envoûtant. Monique Roy, *Châtelaine* • Une des révélations de la saison. Annick Duchatel, *Femme Plus* • Curieuse bête d'écriture que cette jeune femme qui, pareille aux grands romanciers victoriens, mêle allégrement les genres, appelle à la rescousse le tragique et le comique. Hervé Guay, *Le Devoir* • Le roman de MacDonald allie remarquablement bien le mélodrame et un rythme endiablé à une profonde de recherche historique. David Homel, *La Presse* • À la dernière page, j'avais juste le goût de recommencer le roman. Pascale Navarro, *Indicatif présent* • 575 pages qui se lisent sans qu'on se rende compte du temps qui passe. Lyse Bonenfant, *Radio-Canada* • C'est un livre que je vous recommande sans aucune hésitation. Yves Guillet, *Cent titres...*

Le public a aimé : 8<sup>e</sup> mille !

Flammarion  
Québec

MICHEL OUELLETTE

La dernière fugue

Théâtre

Les Éditions du Nordir

20,00 \$

Mouvements d'Amérique



« Quand j'ai vu le cercueil descendre dans le trou, je me suis senti tellement bien. Pis quand les pelletées de terre ont commencé à tomber dessus, j'ai pleuré de joie. Tellement de chose que j'enterrais en même temps. Tellement. »

Regroupement des éditeurs  
canadiens-français

## LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Une leçon de silence

BERG ET BECK

Robert Bober  
P.O.L  
Paris, 1999, 250 pages

HÉLÈNE LE BEAU

8 juin 1942. Joseph Berg et Henri Beck font ensemble le trajet de la rue de la Butte-aux-Cailles à l'école communale de la rue du Moulin-des-Prés. À l'heure de la récré, ce lundi matin, M. Pellorce demande aux deux enfants de rester en classe. C'est que Berg et Beck portent pour la première fois, cousue sur la veste, une étoile jaune. Normal qu'on soit punis, se disent-ils. On est juifs. M. Pellorce, cependant, les félicite parce que chaque mois, depuis le début de l'année, ils sont les deux premiers de la classe. Et en guise de récompense, il leur offre *Les Aventures de Tom Sawyer*, de Marc Twain.

16 juillet 1942. Les Berg habitent au 30 de la rue de la Butte-aux-Cailles. Les Beck, au 7. M. Berg se cache avec sa famille dans la pièce exigüe où il entrepose le cuir. Un commissaire de police à qui il fabrique des chaussures l'a prévenu la veille qu'il y aurait une grande rafle parmi les juifs. Avant le couvre-feu, le cordonnier Berg court avertir l'épicière Beck. Est-ce faute d'avoir trouvé un endroit où aller ou parce qu'il n'y a pas cru, mais au matin du 16, M. Beck et sa famille sont emmenés par la police au Vel d'Hiv, point de départ pour les camps de la mort de milliers de porteurs de l'étoile jaune.

Septembre 1942. Henri Beck ne se présente pas à la rentrée de l'école communale. En fait, l'enfant de onze ans ne dira plus jamais «présent!» à la vie. On la lui a prise à Auschwitz, à Bergen-Belsen ou à Ravensbrück. Son absence est à peine remarquée.

1952. Joseph Berg est moniteur à Andrézy, dans un manoir devenu une sorte de maison d'enfants. Des enfants un peu particuliers, des fils et filles de déportés qui ne sont jamais revenus d'Allemagne ou de Pologne ou d'ailleurs, qui sait jusqu'où on a emmené les juifs pour mourir? Des enfants écorchés, des orphelins enragés, pour certains, de véritables bêtes sauvages.

C'est à Andrézy que Berg, qui a vingt ans, se souvient de son camarade Beck qui en aura toujours onze. Non qu'il l'ait oublié, mais disons qu'il s'était accommodé de son «absence», comme

si, persuadé qu'un jour leurs chemins se croiseraient de nouveau, il n'avait pas cru bon d'entretenir la nostalgie, de nourrir le manque par la présence trop prégnante des souvenirs. Quand, dans la bibliothèque du manoir, il tombe sur *Les Aventures de Tom Sawyer*, il a l'idée d'écrire à Beck. Résurgence du passé, d'un temps à recomposer pour le rendre supportable. Surtout, ne jamais dire «avant» sans parler aussi du présent, sans l'ouvrir sur l'avenir.

C'est ce que font les enfants d'Andrézy. En maquillant une poupée en vieille femme, par exemple, ou en entassant une montagne de chaussures dans la vitrine d'un marchand, comme dans les camps, ou encore en envoyant une page blanche à un petit frère, sans un mot, sous prétexte qu'il ne sait pas encore lire, mais n'est-ce pas pour lui permettre d'y inscrire lui-même sa vie?

«Je continuerai à écrire puisqu'il paraît que tu n'as de vie que parce que je suis encore vivant.» Et plus loin: «Je sais que tu es au courant de tout, même si tu n'as pas eu le temps d'apprendre.» Ainsi Berg s'adresse-t-il à Beck. Et Robert Bober à l'enfant qu'il fut, dans le Paris occupé, au même âge que les protagonistes de son «roman».

Le lecteur ne s'y trompera pas, c'est bien d'un récit qu'il s'agit, mais Robert Bober est un homme discret, cinéaste et écrivain, qui préfère le fond à la forme, le dépouillé à la surenchère, le silence au bruit. C'est par une écriture sublimement simple qu'il nous convoque à d'indécibles. Pas un iota de trop pour dire ce ni les paroles ni les écrits ne peuvent maintenir ce qui s'absente. Seulement il y a la vie, qui s'acharne à continuer jusque sur la terre grasse des charniers. Berg écrit à Beck pour lui-même, il en est conscient, tout comme Bober tourne des films (son remarquable documentaire *Récit d'Ellis Island*, sur un texte de Georges Perec, lui avait valu le premier prix du Festival de Florence) et publie des livres pour s'arracher du néant.

*Berg et Beck* est une admirable leçon de silence. Il est des écritures comme certaines musiques, rares, dont la mélodie s'impose à travers la respiration. Alors on écoute ces moments magiques d'arrêt qui donnent à chaque phrase, à chaque mot, un écho possible. En refermant le livre, on a envie de garder l'objet sur soi, de ne pas le lâcher, qu'il nous accompagne toujours, comme la page blanche qu'un frère aurait enfin remplie de son histoire.

LE VOYAGE DE MIDI

Roberto Mussapi  
Traduit de l'italien  
par Jean-Yves Masson  
Préface d'Yves Bonnefoy  
Gallimard, coll. «L'Arpenteur»  
Paris, 1999, 160 pages

LUMIÈRE FRONTALE

Roberto Mussapi  
Traduit de l'italien par Monique  
Raccelli et Jean-Yves Masson  
La Différence, coll. «Le fleuve  
et l'écho»  
Paris, 1996, 174 pages

PIERRES INVISIBLES

Hélène Dorion  
Éditions du Noroît  
Montréal, 1999, 64 pages

DAVID CANTIN

En lisant les œuvres de Roberto Mussapi et d'Hélène Dorion, on se rapproche d'une parole qui vise à évoquer un commencement cyclique. On reconnaît des traces de mémoire, qu'une présence habite dans l'inatteignable. Comme chacun de ces livres qui viennent approfondir le sens de certains mots: vérité, lumière, silence, demeure ou attente. Ainsi, le poème devient une «empreinte passagère», un lieu où le temps s'arrête pour découvrir cette «déchirante origine». Du murmure intérieur au chant universel, ces voix se rencontrent dans ce noeud de connaissance que l'émotion intensifie.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'œuvre dense et énigmatique de Roberto Mussapi. Né dans le Piémont en 1952, ce poète italien n'hésite pas à interroger l'enracinement et l'errance au sein de l'aventure humaine. Après la parution de *Lumière frontale* à La Différence en 1996, Gallimard propose un deuxième volet s'intitulant *Le Voyage de midi* suivi de *Voix du fond de la nuit*. Il est difficile de séparer ces livres, tant ils constituent un tout homogène des plus fascinants. Traduit admirablement par Jean-Yves Masson et Monique Bacelli, *Lumière frontale* s'ouvre sur *Le Sommeil de Gênes*, cette courte suite en sept séquences qui retient l'attention de Mario Luzi. Il est vrai que ce poème déstabilise, avec son souffle haletant et ses images curieuses. Comme lorsqu'on découvre

Rilke ou Char, il semble que ces strophes touchent aux fondations mêmes de l'être. Puis, peu à peu, une synthèse instinctive se tisse à travers les mythes, l'Histoire et les penseurs qu'elle convoque. Issue d'une autre étape d'écriture, *Le Voyage de midi* annonce d'autres rumeurs inattendues. «Entre le centre de la mémoire et le mur de l'esprit», Mussapi suggère une réconciliation possible de l'homme avec la plénitude du monde qu'il traverse. Il se perd dans la forêt de l'abandon, afin de nommer son éveil: «Puis ce fut l'obscurité des feuillages, / si différente de celle de la nuit, ombreuse, houleuse, / vibrante du soupir des âmes, et l'attente de sa voix, / l'autre, la bouche vide et désolée de la Sibylle, / oracle, air que le son remue, pure voix. [...] Et seulement en haute mer je me retournai pour la regarder, / comme si elle fut elle aussi des leurs, / parce que je savais qu'elle mourait pour moi, / et pour ma vie simple, / et que je ne lui demande pas d'accepter, mais de pardonner. / Parce que ce fut peut-être une erreur, et que, peut-être, tous, / ils n'auraient regardé, depuis l'ombreux royaume, / vivre près d'elle, dans le temps bref et le soleil.» Après un tel parcours, il faut peut-être revenir aux textes de présentation de Jean-Yves Masson et d'Yves Bonnefoy qui accompagnent le lecteur vers cette quête inestimable.

A mi-chemin entre *Les Murs de la grotte* (La Différence, 1998) et *L'Empreinte du bleu* (Le Noroît, 1999), *Pierres invisibles*, d'Hélène Dorion, interroge la naissance intérieure du poème. À partir d'une série d'encres de Julius Baltazar, ce recueil éclaire une réflexion intuitive ou la solitude et le devenir silencieux traversant la présence essentielle. Au même moment, un livre bibliophilique intitulé *Battements de Terre*, comprenant des gravures de Baltazar et d'Olivier Debré, inaugure un nouveau passage aux Éditions Simon Blais. On retrouve toujours ce cheminement vers une lumière brisée qui déplace la couleur des sens. La ligne circulaire de cette parole, en écho avec la compréhension immédiate de sa trajectoire.

À l'image des *Lavis* de Baltazar, ces fragments en vers et en prose imbibent un espace organique apparu au «matin premier». Ils disent cette promesse de la matière qui sillonne la beauté transitoire, de ce qui apparaît à l'œil et aux gestes. Les «pierres invisibles» sont ces

signes discrets qu'Hélène Dorion laisse dans chacun de ses livres. Une façon de s'inquiéter, d'aimer, de rompre avec l'appel du temps. C'est ainsi que cet ensemble de poèmes se partage entre la distance parcourue et celle à venir: «Ici, le mot que tu regardes traverse les seuils, lèvres et portails; en cette

quête, quel appui relierait toutes choses? Et quelle demeure pour l'ombre, ce plein de vie dans nos regards reflétés. Les jours longs à n'entendre que cette rumeur, — remuement gris à la lisière du monde.» D'une grande cohésion formelle, ce livre est nourri d'un besoin de vérité inséparable de sa consistance verbale.

## Le reflet du poème

POÉSIE

PIERRE LÉON  
Les rognons du chat  
Les Éditions l'Interligne  
Nouvelle  
17,95 \$

Mouvements d'Amérique



«Napoléon, lui, du haut de son observatoire, sentait frémir ses narines gourmandes. Passant sa râpeuse langue rouge sur ses babines roses, il referma les yeux, la tête appesantie d'un lourd rêve de rognons.»

«Une bonne humeur et un plaisir évident (...) un accent d'authenticité...» Robert Chartrand *Le Devoir*

Regroupement des éditeurs canadiens-français

## XYZ. La revue de la nouvelle



Recevez en prime

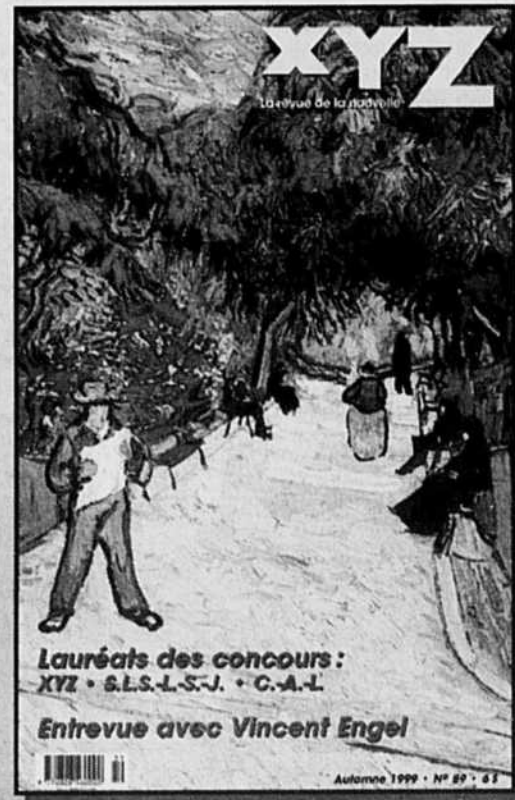
Cet imperceptible mouvement  
de Aude(valeur 14 \$) avec un abonnement  
d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

Abonnement

1 AN / 4 NUMÉROS

20 \$ (T.T.C.)

en prime: Cet imperceptible mouvement

Dans le numéro 59:  
une entrevue avec  
Vincent Engel

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉL. \_\_\_\_\_

CI-JOINT:  CHÈQUE    

N° \_\_\_\_\_ EXP. \_\_\_\_\_

SIGNATURE \_\_\_\_\_ DATE \_\_\_\_\_

6-11

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 • Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37 • Courriel: xyzed@mink.net

# Participer à l'acte créateur

## RÉCURRENCES

Yves Gaucher  
Au Musée du Québec, salle n° 9  
Du 28 octobre 1999 au 5 mars 2000

DAVID CANTIN

Issues d'une expérience esthétique sans compromis, les œuvres d'Yves Gaucher incitent à une réorganisation de l'acte de voir. Elles déstabilisent le regard en mouvement du spectateur; les formes géométriques et les lignes répondent ainsi à une entente imprévisible. Sous le titre de *Récurrences*, une rétrospective au Musée du Québec retrace les grandes étapes de ce parcours qui touche à plus de 40 années de production visuelle. Une pure rythmique qui se rassemble sous le signe du dialogue intime avec l'autre.

Depuis la seconde moitié des années 50, le peintre, graveur et pédagogue québécois Yves Gaucher poursuit une quête artistique des plus exi-

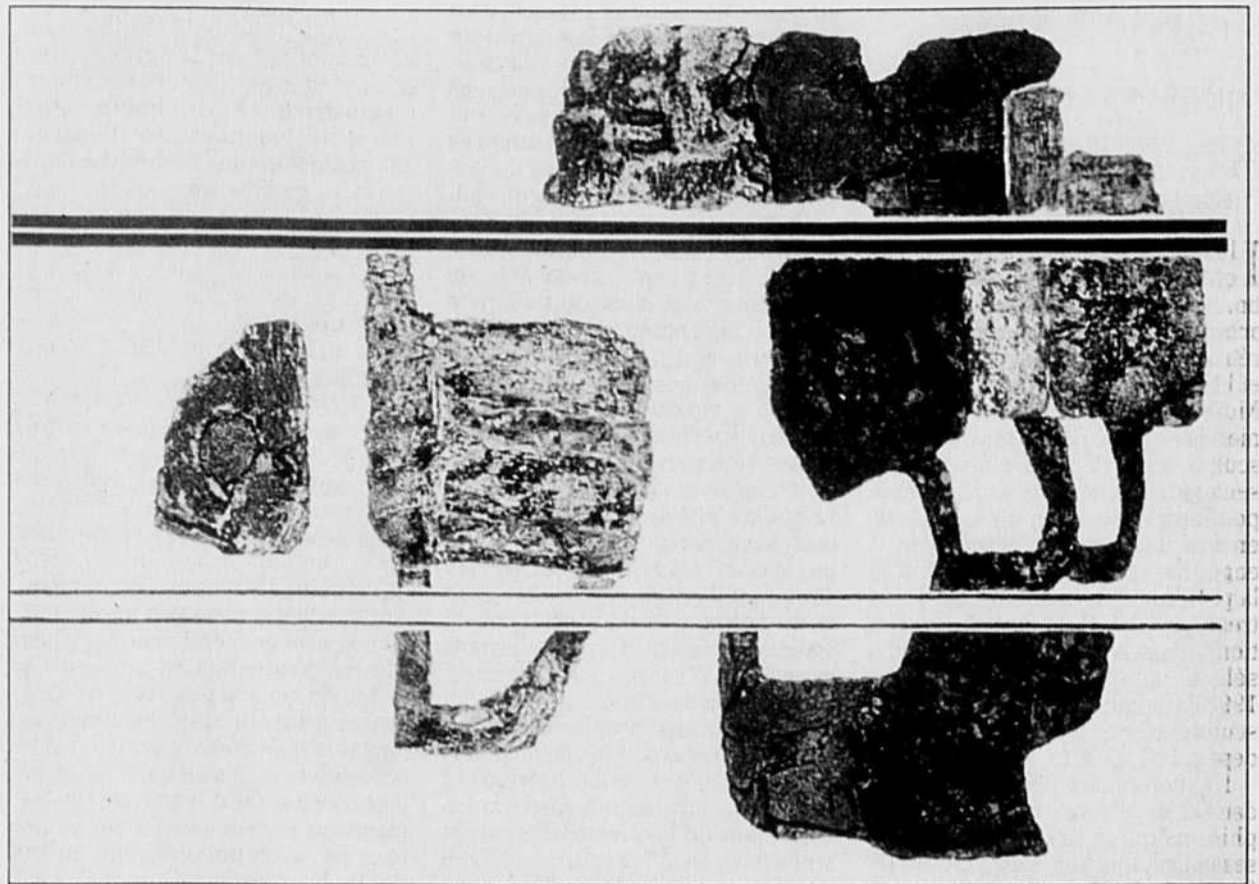
giantes. Le mot *Récurrences* désigne le phénomène cyclique à la base de sa recherche sur les formes épurées ainsi que l'ordonnance géométrique. Cet art abstrait tente de saisir un rythme qui arriverait à « transcender les règles réelles, contraignantes, de temps et d'espace ». Lorsqu'on observe une toile de Gaucher, c'est la présence même de ce qui est vu qui termine l'œuvre. La disponibilité de l'observateur joue alors un rôle prédominant face à l'ouverture sensible que le rythme impose. Ce désir de « l'abstraction pure », Gaucher le retrouve dans sa façon d'éduquer les sens. De faire un, vers cet accès propice à la contemplation spirituelle.

L'exposition au Musée du Québec se déploie selon quatre étapes décisives dans ce travail de cohérence intuitive. Pour mieux comprendre le langage de l'artiste, les tableaux du début convoquent les premières années d'apprentissage. Ce contact est peut-être le plus facile d'accès. On redécouvre un maître de la gravure aussi

avide d'expérimentations qu'audacieux. Avec beaucoup d'énergie, le médium attire l'œil dans l'espace qu'il brise et façonne. On remarque particulièrement le *Sans titre* (1959-1960) ou *Ligne, surface, volume 1* (1961) comme une sorte d'éclosion organique. Une forme en cours, empreinte d'un univers intérieur instable. Le poids de lignes et de taches qui n'auraient pas encore trouvé un espace défini. Sans doute l'une des images les plus fortes de ce parcours est *2 thème, 8 variation* (1960). Comment ne pas être fasciné par ce blanc qui imbibé les lignes noires? En fixant cette eau-forte, il semble que l'ombre devienne physique. Que ce processus de métamorphoses des formes ne se terminera jamais.

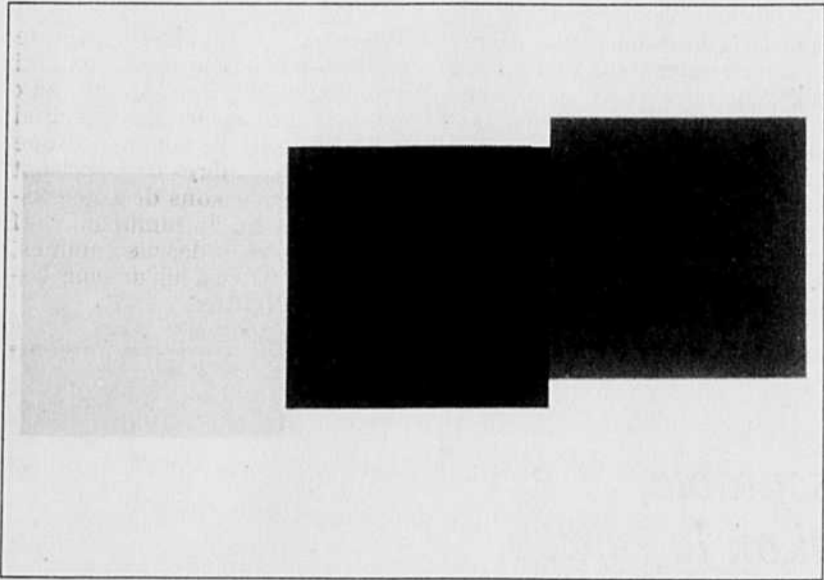
Avant de franchir la section, on s'arrête devant la célèbre suite *En hommage à Webern*. Il y a là cette volonté de transcrire les reliefs rythmiques d'une musique sérielle. Le jeu des lignes se précise dans un cadre beaucoup plus géométrique. N'est-ce pas dans ces tableaux que l'on sent le mieux l'exemple décisif des niveaux d'énergie gurdjieffien qui marqueront Gaucher? Une façon de comprendre et de percevoir l'univers à partir de l'éventail des vibrations reçues. Puis, on retourne aux *24 préludes, 24 moments* (1963) comme à un cycle fondateur de cette démarche. Une étape de recueillement essentiel.

Couvrant la fin des années 60, la deuxième partie illustre très bien la « simplification du discours » chez Gaucher. On parlera alors d'équivalences chromatiques et de polarisation des énergies. Une luminosité s'affirme ici à travers des effets cinétiques. Ces « signaux pour les voyants », pour reprendre un titre du poète Gilles Hénauld, incitent au silence lucide. Ces *Transitions* (1967) deviennent des fenêtres sur un ailleurs individuel. Ces gris absorbent et envoûtent celui qui s'en empare.



Aji, 1963, d'Yves Gaucher

SOURCE MUSÉE DU QUÉBEC



SOURCE MUSÉE DU QUÉBEC

Jaune, bleu, rouge, 1999, d'Yves Gaucher

La troisième section, qui commence dans la seconde moitié des années 70, développe les contrastes à la manière d'un détachement taoïste. Après la verticale et l'horizontale, l'artiste réintègre la diagonale dans son approche des couleurs. L'expérimentation demeure toujours au centre du trajet. L'expérience visuelle est modérée, elle imbibé l'acrylique, le crayon feutre et la cire. La masse pénètre les médiums, que le peintre utilise à souhait. C'est ainsi que le spectateur s'enfoncé dans l'attente qu'exige l'œuvre.

Comparable à l'expression d'un Rothko, l'envoûtement relève d'un espace métaphysique. En fin de parcours, on est placé devant la poursuite d'une recherche intransigeante. La décennie 90 est celle où l'œuvre surgit de l'intense lumière que provoque le rythme des couleurs. Pourtant, des toiles comme *RB + P* (1991), *5 Bleus* (1998) ou *Jaune, Bleu, Rouge* (1999) parlent beaucoup moins. Toutefois, elles témoignent avec justesse du prolongement le plus radical que soulève l'art de Gaucher.

À l'image d'un îlot à l'écart des autres, *Automne* (1957) saisit le visiteur au retour. Cette fissure, cette ligne fragile sépare l'horizon pour habiter une naissance offerte à la plénitude du regard. L'arbre si mince qui s'élève vers un ciel qu'il ne connaît pas semble venir d'un espace imprévu. Il évoque un équilibre que le monde a peut-être derrière lui. C'est lorsqu'elle atteint un pareil état de distance et d'union que la peinture d'Yves Gaucher touche au fondement de l'être.

## Vous avez dit «art thérapie»?

### AUGUST WALLA

Galerie Dazibao  
4001, rue Berri, local 202  
Jusqu'au 21 novembre

BERNARD LAMARCHE

La galerie Dazibao poursuit ces jours-ci son engagement envers les pratiques contemporaines de la photographie en empruntant un sentier qu'on ne lui connaissait pas jusqu'à maintenant, celui de l'art brut. Les photographies d'August Walla sont présentées, un artiste autrichien de qui on aurait pu dire autrefois qu'il était fêlé. Walla habite la maison des artistes de Gugging, en Autriche, depuis 1983. Fait remarquable, rare dans le cas d'artistes bruts, Walla fait dans la photographie. Au delà de la curiosité, ses œuvres dénotent une activité artistique soutenue, incessante depuis que l'homme, né en 1936, a atteint l'âge de neuf ans et que sa vie a basculé. Il a été interné la première

fois à l'âge de 16 ans, a passé sa vie avec sa vieille mère qui s'est occupée de lui jusqu'à son décès, laissant l'artiste inconsolable. L'univers « polythéiste » de Walla est forgé à partir de « mythologies personnelles composées de créatures, signes et dieux inventés ».

L'art de Walla est fait d'un étrange amalgame d'écritures réelles et inventées. Ce dernier collectionne des dictionnaires de langues étrangères dans lesquels il puise ses graphies. Son langage est fait de signes visuels qui affichent une parole traumatisée.

Au silence de ces signes incongrus, Walla répond par une boulimie créatrice. Il recouvre tout ce qui lui tombe sous la main, les murs, les meubles, les trottoirs, des écriteaux que sa mère conservait parfois pour la postérité photographique, etc. On retrouve ainsi dans cet art plusieurs des préoccupations de l'art contemporain, on pense entre autres à des productions comme celles de Julian Schnabel. Peinture et calligraphie, une foule de signes aussi dérangeants

que le swastika s'entremêlent pour créer un environnement à la limite du supportable mais qui tient lieu d'espace domestique pour Walla et sa mère.

Difficile ici de parler d'une intentionnalité artistique au sens où on l'entend habituellement. Les images troublantes présentées à la galerie Dazibao correspondent à trois ans dans la vie de Walla, tout juste avant qu'il ne soit accueilli à la maison des artistes de Gugging. Cela dit, les artistes de la maison Gugging sont considérés parmi les meilleurs artistes que l'Autriche a produits ces dernières années. En 1990, ceux-ci ont reçu le prix Oskar Kokoschka pour leur contribution « inestimable » à l'art contemporain.

### La maison de Gugging

Le parcours de l'exposition est introduit par la bande vidéo *Gugging*, un documentaire réalisé par Anne-Marie Rocher et Richard-Max Tremblay, lauréat, aux Rendez-vous du cinéma québécois de 1997, du prix de

la meilleure production vidéo de l'année. La bande porte sur les artistes de Gugging et sur la vie dans la résidence. La maison, bien qu'elle ne soit plus le lieu de pratiques cliniques, est attenante à l'hôpital psychiatrique du lieu. Dans une entrevue de 1996 publiée dans la revue *Le Temps fou*, les deux auteurs du documentaire insistent pour dire combien, dans cet établissement, l'approche n'a rien de l'art thérapie traditionnelle et que le mode de vie sur les lieux s'apparentait plutôt à celui d'une résidence d'artistes.

Le centre a été fondé en 1981 par le docteur Léo Navratil qui, devant le talent exprimé par certains de ses patients, l'a créé afin de permettre à ces artistes de mieux produire. D'un même mouvement, le docteur cessait les traitements psychiatriques.

Dans un numéro récent de la curieusement nommée revue française *Création franche* (n° 17, juin 1999), le docteur Johann Feilacher, désormais responsable de l'établissement, com-



SOURCE GALERIE DAZIBAO

Une photographie d'August Walla présentée à la galerie Dazibao.

mentait ainsi le rapport du centre à la thérapie: « À la maison des artistes, nous rendons possibles l'ascension sociale et la réinsertion dans la société des hommes de personnes qui ont à combattre des problèmes très graves et qui sont handicapées de manière multiple par des maladies mentales. Cela leur apporte beaucoup de considération. Cela peut sembler à certains être presque un cas idéal de thérapie psychiatrique sociale. Ça n'est pas mon cas. Si je pense à tout ce que nous avons atteint, à savoir la satisfaction des besoins tout à fait normaux d'un homme et à laquelle tout le monde a droit: la possibilité d'exercer une profes-

sion et de trouver une certaine position sociale [...], là, à mon avis, ce n'est pas une thérapie, ou bien nous en aurions tous besoin. »

Il ne s'agit pas d'art thérapie au sens premier de l'expression. Ces gens, pour la plupart, avaient une activité artistique avant même d'être accueillis à la maison des artistes de Gugging. L'art n'a pas non seulement ici de fonction thérapeutique. Il faut savoir que les artistes de la maison Gugging circulent en Autriche (et à Dazibao) dans les circuits habituels de l'art contemporain. La bande vidéo du tandem Rocher-Tremblay est éloquente à ce sujet.

### Carol Bernier : Jusqu'au vertige

Peintures et dessins

L'exposition se poursuit jusqu'au 20 novembre.

### GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514-849-1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

## des Galeries d'art du Québec

100 ans et plus d'histoire de la peinture au Québec.

du 24 au 29 novembre 1999

Invité d'honneur :  
Musée Marc-Aurèle Fortin

Avec la participation :  
Musée du Bronze d'Inverness.

Nombreuses activités prévues.

SALON NATIONAL

Marché Bonsecours  
350, rue Saint-Paul Est  
Vieux-Montréal Québec  
514-844-2133



LE DEVOIR

### ALAN B. STONE - PHOTOGRAPHE (1928-1992)

MONTRÉAL, ANNÉES 50  
IMAGES D'HOMMES

Conservateur : Jean-François Larose

JUSQU'AU 28 NOVEMBRE



### MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY

6052, boul. Monk  
(Métro : Monk, autobus 36 Est)

HEURES D'OUVERTURE :  
Mardi, mercredi, jeudi : de 13 h à 18 h  
Vendredi, samedi, dimanche : de 13 h à 17 h

Entrée libre



Expositions produites en collaboration avec  
Les archives gales du Québec

Renseignements : 872-2044 - www.ville.montreal.qc.ca/maisons

### LA COLLECTION

## PRÊT D'ŒUVRES D'ART

DU MUSÉE DU QUÉBEC

Les artistes professionnels domiciliés au Québec sont invités à soumettre leurs œuvres au comité d'acquisition de la collection Prêt d'œuvres d'art du Musée du Québec. La collection a pour but premier de s'intéresser à la relève, c'est-à-dire à la jeune création.

Les œuvres présentées doivent appartenir aux disciplines des arts visuels : arts décoratifs, arts graphiques (dessin et estampe), design, installation, peinture, photographie, sculpture et techniques mixtes.

La diffusion des œuvres de la CPOA est assurée par un programme de location aux ministères, sociétés d'état et délégations du Québec à l'étranger. Des expositions thématiques tirées de la collection Prêt d'œuvres d'art sont aussi présentées en milieu scolaire. Enfin, plusieurs œuvres de cette collection sont régulièrement incluses dans des expositions organisées par différents musées, galeries ou autres lieux de diffusion de l'art actuel.

Les créateurs peuvent se procurer le formulaire d'inscription auprès des institutions suivantes :

- Au Musée du Québec (à Québec);
- dans les Maisons de la culture (à Montréal);
- aux bureaux des regroupements d'artistes;
- dans les directions régionales du ministère de la Culture et des Communications.

Pour tout renseignement :  
Collection Prêt d'œuvres d'art  
Musée du Québec  
Parc des Champs-de-Bataille  
Québec (Québec)  
G1R 5H3  
Tél. : (418) 644-6460 poste 3311

La période d'inscription se termine le vendredi 17 décembre 1999.

La forme masculine utilisée occasionnellement pour plus de commodité dans ce texte désigne tant les femmes que les hommes.

MUSÉE DU QUÉBEC

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

## LES ARTS

ARTS VISUELS

## Seuils, à l'entrée du vide

ROLAND POULIN

Musée d'art contemporain  
de Montréal  
185, rue Sainte-Catherine Ouest  
Jusqu'au 26 mars

BERNARD LAMARCHE

Il fait toujours bon de revoir les œuvres du sculpteur Roland Poulin. Après que le Musée des beaux-arts du Canada lui eut consacré une rétrospective magistrale en 1994-95, et bien qu'elle succède à celle que le Musée du Québec réservait l'an dernier aux toutes dernières œuvres du sculpteur, l'exposition ouverte cette semaine par le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), tout en arrivant en bout de piste de cet engouement muséal pour celui dont la production est le fruit de près de trente ans de pratique, cette exposition, donc, ne tombe pas à plat. La sélection couvre l'intervalle 1988-1998 et vient pallier l'absence du sculpteur de la scène montréalaise depuis 1992.

L'exposition du MACM s'inscrit dans la suite d'expositions monographiques qu'il organise à partir de ses collections. Des œuvres de cette figure importante de la sculpture contemporaine québécoise, le MACM en possède quelques-unes: sculptures (sept), dessins (vingt et un), estampes (deux) et un relief. Pour cette présentation sommaire, le MACM a sélectionné six sculptures, dont deux inédites à Montréal — *Arbre du soir* (à la mémoire de Jean Papineau, 1998-99) et *Le Dernier Jardin* (1999) — en plus de trois dessins aussi majestueux que les sont les sculptures avec leurs lumières noires.

Les œuvres de Poulin expriment un fort sentiment de désolation et flirtent avec la commémoration et la mort. Le sculpteur renouvelle le vocabulaire de la sculpture minimale par le recours accru à des références théâtrales. Ses sculptures semblent littéralement émerger du sol des salles d'exposition ou s'enfoncer en lui, renonçant, comme un large pan de la sculpture moderne, à l'utilisation du socle. Les sculptures évoluent dans un étrange ballet, comme si chacune des protubérances noires posées sur le sol devait se résoudre sous le miroir verni des lattes de bois, comme si elles avaient une vie souterraine à laquelle nous n'avions pas accès.

Du mobilier de la mémoire, Poulin ne semble retenir que sa mise en ruine moderne. Conscient de l'épuisement des modes commémoratifs et de la monumentalité prémodernes, conscient de la fragmentation du consensus sous les coups répétitifs des nouvelles réalités sociales, le sculpteur s'évertue à renouer malgré tout avec l'art théâtral de la mort commémorée.

Un art spirituel

Pierres tombales couchées sous le

pois des ans, tombeaux bousculés par la lourdeur de leur matériau, croix oubliées sur les grands chemins, c'est le mobilier de la sculpture mortuaire que révisé Poulin selon une approche minimaliste. Il touche au vocabulaire de la sculpture dans ce qu'il a de plus spirituel. Du minimalisme, l'artiste a retenu un goût pour l'espace, pour la déambulation; de la tradition funéraire, il a conservé la solennité et les données ritualistes. Ces œuvres imposent le silence et, par leur ambiguïté spatiale, mènent à la contemplation.

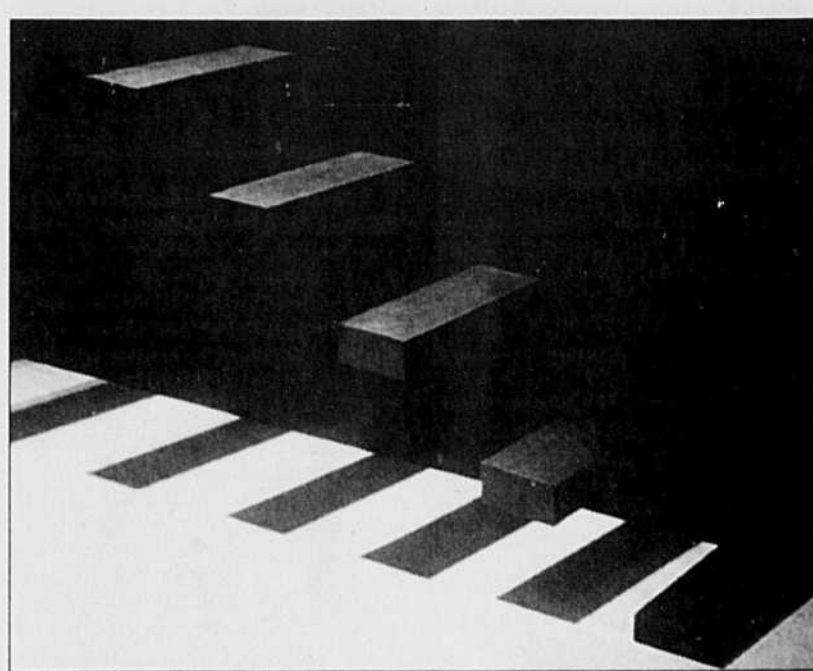
De grandes masses noires flottantes au-dessus du sol, c'est ce que le visiteur non familier de la pratique de Poulin découvrira. Couverts de pigments sombres mais irradiants, criblés de ces textures fibreuses qui les rendent si organiques, les fragiles monolithes noirs tendent vers l'immobilité, se dressent à l'horizontale. Les œuvres de Poulin appellent à la métaphore. Désarticulés, les éléments de décors, des escaliers s'enfonçant dans la matière noire, la naissance de murs ravalés par le sous-sol, tous ces éléments d'architecture languent, vacillent, se replient sur eux-mêmes. Ces volumes rongés par la polychromie noire, Poulin les présente comme des géants. Les angles s'enfoncent, le bateau coule.

Seule exception à cette élisée de la sculpture traditionnelle, le motif de la croix revient à quelques occasions dans les dernières pièces du

sculpteur. Dans les pièces plus anciennes, comme dans *La Nuit, devant soi* (1992-93), le motif de la croix était à peine suggéré, englouti par les bas-fonds. Dans une œuvre plus récente comme *Dérobée* (1995-96), le motif se redresse, s'affirme davantage. Vu la force théâtrale des œuvres de Poulin, étant donné leur présence imposante, cet élément introduit une référence plus immédiate qui évince l'ambiguïté cultivée dans les autres pièces. Encore qu'ici, Poulin désagrège partiellement le motif de la croix, une autre manière de revenir sur une forme traditionnelle.

Parmi les nouvelles œuvres retenues pour cette présentation, la première à accueillir le spectateur le fait se soumettre à une structure sombre faisant référence tant à l'architecture religieuse, par son ogive schématisée, qu'à la structure de l'arbre. Le fait réitérer la référence au bâti chez Poulin et, derrière, ce tombeau ouvert (une exception dans ce corpus) dans lequel un escalier est coincé, selon une étrange perspective rendant un troublant hommage à Jean Papineau, ami de longue date du sculpteur, figure de proue du milieu des arts visuels québécois à une époque, trop tôt disparu (à ce sujet, il faut lire les lignes de Laurent-Michel Vacher dans *Dialogues en ruine*, paru chez Liber en 1996). Activant dès le seuil de l'exposition un mode de visite actif, l'œuvre est stratégiquement disposée.

Dans ce parcours placé sous le



Le Dernier Jardin (détail), 1999, de Roland Poulin

signe de la désertion (mais pourrait-il en être autrement avec ce travail?), une autre œuvre jamais encore montrée, *Le Dernier Jardin*, avec son mur vacillant qui joue comme un écran et son escalier, nous situe dans des bas-fonds inconfortables. Un montant essulé indique des passages à emprunter vers des espaces insondables (selon les angles de vue, les espaces s'ouvrent et se

referment). Toujours évoqués, le tombeau et la stèle complètent ici une chambre des morts aux rythmes incertains. On dira ainsi que la sculpture de Poulin se risque parmi les décombres où se brisent les ultimes maisons de nos existences. Cet art du tombeau, sauf dans les excès ci-dessus nommés, risque peu, quant à lui, de nous laisser. A expérimenter.

## RIOPELLE

Il faut prouver que le mode d'attribution est indiscutable, expliquer pourquoi on accepte une œuvre... et pourquoi on la rejette

SUITE DE LA PAGE D 1

Pour Jean Trudel, aujourd'hui professeur d'histoire de l'art à l'Université de Montréal et qui, de 1977 à 1982, a dirigé les destinées du Musée des beaux-arts de Montréal, l'entreprise est colossale.

«Très peu d'historiens de l'art s'aventurent dans ces recherches très coûteuses qui exigent un travail de moine. Il faut tout vérifier, voir chacune des œuvres, relever les dimensions, établir la fiche technique, identifier les titres des œuvres qui peuvent varier d'une exposition à l'autre, puis retracer chacune des expositions dans lesquelles les œuvres ont été vues. On comprend vite pourquoi très peu d'historiens de l'art se lancent dans ce travail.» Il faudra aussi authentifier des œuvres longtemps retirées du marché puis réapparues, réunir des polyptyques démembrés, retrouver des œuvres connues uniquement à travers les écrits des critiques d'art. Le travail du cataloguiste doit effacer toutes ces zones grises. Riopelle tente de le faire pour près de 5000 œuvres.

«Souvent, précise Trudel, les collections privées restent difficiles d'accès.» Les collectionneurs hésitent à voir leurs trésors passer au crible des chercheurs: cela fragilise certains acquis. Or le seul moyen d'authentifier une œuvre consiste à en établir le pedigree pour connaître les mains entre lesquelles l'œuvre est passée, à établir de manière indiscutable la provenance des œuvres. Aux dires de Trudel, «le but du catalogue raisonné est



Sans titre, 1946, aquarelle et encre sur papier

de donner l'accès à l'ensemble d'un œuvre, à l'ensemble des informations qui traitent d'un corpus de travail. La personne qui travaille sur un tel projet devient forcément la personne-ressource sur le corpus.» Pour Yseult Riopelle, il s'agissait de pallier «les irrégularités dans un corpus de production. Au Québec, il nous faut un ancrage éthique plus fort. Pour une foule de raisons, parfois mercantiles, il y a des manquements à ce chapitre. Parfois, les dates sont changées. Les droits d'auteur sont passablement maltraités dans le domaine des arts visuels.»

De la méthode

La méthode de la chercheuse est essentiellement basée «sur des données visuelles». Riopelle gardera son secret sur ses méthodes d'examen, proches de celles du détective. Cette méthode dite du connaissance est strictement orientée vers le style des œuvres. Hasardeuse, la méthode postule une uniformité très discutée dans les manières — un peintre peut honnêtement avoir plus d'un style sur une même période — et a démontré des failles dans l'histoire.

«De grandes erreurs ont été commises avec cette technique qui étudie des détails supposément inimitables, poursuit Trudel. Il est toujours préférable, dans les cas douteux, de procéder à des analyses scientifiques. Mais encore là, le Projet Rembrandt en est la preuve, des querelles subsistent. Il faut dire que des sommes farmineuses sont associées à plusieurs de ces œuvres. Dans le cas de Riopelle, un des enjeux tient au fait qu'il est encore vivant, que des œuvres de première main sont encore dans les galeries. Il y a des conséquences financières énormes à ces attributions définitives.»

Dans l'actuel processus de recherche, quelques dates ont pu être contestées, des œuvres non signées, «que les gens espéraient voir attribuées à Riopelle», rejetées. Pour ce qui est de réelles contrefaçons, «il y en a très peu, dira Yseult Riopelle, et à cause du manque de lois canadiennes, ce sont souvent les mêmes œuvres qu'on nous présente.»

Il faut prouver que le mode d'attribution est indiscutable, expliquer pourquoi on accepte une œuvre... et pourquoi on la rejette. Chaque œuvre au catalogue doit être parfaitement justifiée, même les rejets. Les méthodes doivent être absolument transparentes.

Les méthodes s'affinent, le terrain est tout de même glissant. Parfois, deux catalogues raisonnés s'opposent sur un même artiste. C'est le cas de Pierre Breughel l'Ancien. Par ailleurs, plusieurs catalogues désignent des sections qui englobent les œuvres rejetées, dont celui des estampes de ce même Breughel. Pour un, le Projet Rembrandt, une entreprise que Trudel qualifie «d'extrêmement sophistiquée», une équipe de spécialistes qui depuis 1968 révisé de fond en comble le catalogue de Rembrandt et a mené à de spectaculaires désattributions, fonctionnent selon une triple assignation, entre les œuvres sûres, les indécidables et les rejets définitifs. Riopelle écarte fermement le recours à cette classification. A ce sujet, Trudel déplore que les «faux manifestes soient exclus des ouvrages d'Yseult Riopelle. Cet ajout aurait permis d'éclaircir ses méthodes, ce qui est primordial dans ce type d'ouvrage pour valider l'entreprise». Cet ajout, faut-il ajouter, aurait permis de diffuser comme tels les faux, donc de solidifier davantage un corpus ébranlé et, finalement, de préserver l'histoire.

Yseult Riopelle n'a pas les moyens ni les ressources du Projet Rembrandt. Son travail, elle le considère

néanmoins comme implacable. Même les œuvres où existe un doute raisonnable finiront d'après elle par être classées hors de tout doute. Le travail est long, mais l'auteure affiche une confiance totale: «Au bout des neuf tomes, je crois que ce sera complet. Mais je ne sais pas si tout sera publié de mon vivant.» Certains pourraient contester les résultats de l'étude, mais pour modifier les attributions que la chercheuse a établies, les analystes devront fournir des études très étoffées. «Ce qui augmentera, de toute manière, la connaissance sur le peintre. Il faut louer cette entreprise, même si on peut être critique envers elle», souligne Trudel. Un travail pour Riopelle père, mais aussi un progrès dans la connaissance de l'œuvre et de l'histoire.

JEAN-PAUL RIOPELLE

CATALOGUE RAISONNÉ

TOME I, 1939-1953

recherche et direction

Yseult Riopelle

avec trois études de Michel Waldberg, Monique Brunet-Weinmann et René Detroye  
Hibou Éditeurs  
Montréal, 1999, 466 pages

Prolongation jusqu'au 13 novembre

H<sub>2</sub>O

peintures, sculptures, œuvres sur papier

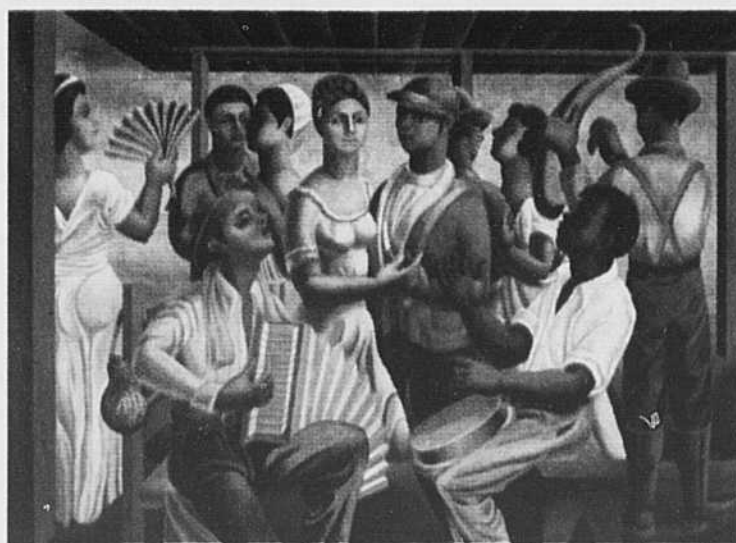
GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du mar. au sam. de 10h à 17h

JAIME COLSON

(1901-1975)

PEINTRE CONTEMPORAIN DE LA RÉPUBLIQUE DOMINICAINE



Exposition rétrospective

HALL D'HONNEUR  
HOTEL DE VILLE DE MONTRÉAL  
ENTRÉE LIBREdu mardi au vendredi de 10h30 à 16h30  
samedi et dimanche de 10h à 16h

COLLECTION

Musée Bellart

DU 26 OCTOBRE AU 16 NOVEMBRE 1999

GALERIE DE BELLEFEUILLE

DAVID BIERK

L'exposition se poursuit  
jusqu'au 11 novembre1367, AV. GREENE, WESTMOUNT TÉL.: 933-4406  
lun. - sam. : 10h - 18h • dim. : 11h30 - 17h30

Sylvie Bernadette

COULEURS ET SOIE

peinture sur soie, œuvres récentes

Du 10 au 15 nov. en présence de l'artiste

Galerie Le 1040 Marie-Anne (coin Ch. Colomb)

Info (514) 381-6046

mer.jeu.ven. 12h-20h, sam.dim.lun. 12h-18h

EXPOSITION

LORENZO  
DUPUISNATURES MORTES  
ET PAYSAGES

DU 6 AU 27 NOVEMBRE 1999

WADDINGTON &amp; GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

Montréal H3G 1K4

Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

E-mail: wadgorce@total.net

Web : http://www.total.net/~wadgorce

GALERIE BERNARD

EXPOSITION

Œuvres récentes de

Claude Vermette

JUSQU'AU 20 NOVEMBRE 1999

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770

du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

EXPOSITION PASTEL

1<sup>re</sup> EXPOSITION ANNUELLE "CHOIX DU JURY"

LA SOCIÉTÉ DE PASTEL DE L'EST DU CANADA

Les Pastellistes

OGILVY

SALLE TUDOR, 5<sup>e</sup> ÉTAGE

1307, Sainte-Catherine Ouest

DU 5 AU 12 NOVEMBRE

durant les heures d'ouverture du magasin

Vous êtes invités... Le dimanche 7 novembre, de 12 h 00 à 16 h 30.  
Le thé en après-midi accompagné d'un ensemble de violoncelle et flûte.

Ouverture : le ven. 5 nov. à 12h00 • Vernissage : le ven. 5 nov. de 17h00 à 20h30

Galerie

Art Mûr

encadrements

LES BOUCHES OUVERTES

Roger Bellemare  
Dominique Blain  
Yves Bouliane  
Martin Bourdeau  
Gilbert Boyer  
Geneviève Cadieux  
Charles Daudelin  
Denise Désautels  
Raoul Duguay  
Martha Fleming et  
Lyne Lapointe  
Charles Gagnon  
Raymond Gervais  
Betty Goodwin  
Michel Goulet  
John Heward  
Marcel Lemyre  
Micah Lexier  
Gilles Mihalcean  
Richard Mill  
Jean-Paul Mousseau  
Roch Plante  
Rober Racine  
Louise Robert  
Marian Wagschall  
Irene F. Whittome

3429 Notre-Dame Ouest  
Métro Lionel-Groulx  
Tél. : 514-933-0711

Heures d'ouverture :  
mardi au vendredi 12 h à 20 h  
samedi : 12 h à 17 h

LE DEVOIR

Une exposition, en apparence anodine, sur des broderies folkloriques de l'Inde se révèle une aventure humaine d'émancipation économique, un conte de développement durable respectant les techniques locales traditionnelles. Apprenez tout sur les sujunis et les khatwas indiens. Quand le design graphique et le textile se confondent avec le design communautaire.

CHARLES-ANTOINE ROUYER

Toronto — Un village du nord de l'Inde s'est tiré, en une dizaine d'années, hors de la pauvreté par la vente de saris recyclés et brodés. Et une coopérative de femmes du village produit et commercialise dans toute l'Inde ces tapisseries au motif minutieux.

Une quarantaine de ces toiles brodées pouvant atteindre deux mètres de long sont actuellement présentées dans le cadre de l'exposition *Stitching Women's Lives (Raccorder la vie de femmes)* au Museum for Textiles de Toronto. Ce conte de développement durable en milieu rural, respectueux des pratiques locales, montre bien, en définitive, que le progrès économique ne rime pas forcément avec l'uniformisation à l'échelle mondiale ou la technologie de pointe.

Tout a commencé à l'instigation de quelques femmes du village de Bhusura, dans l'état du Bihar, au nord-est de l'Inde. Ces dernières demandèrent de l'aide à ADITHI, un organisme non gouvernemental de femmes, raconte Viji Srinivasan, la fondatrice d'ADITHI, présente lors du vernissage de l'exposition le 29 septembre dernier. Les villageoises voulaient trouver une source de revenus pour échapper à la tutelle conjugale. «*Je me suis rendue sur place, raconte Viji Srinivasan, et j'ai regardé ce qu'elles faisaient.*»

Confinées au domicile familial (selon la coutume du Purda, la femme quitte la maison de son père pour emménager dans la demeure de son mari, notamment), ces femmes brodaient de vieux saris, entre autres choses. Les fines étoffes, cousues en double épaisseur puis ornées, étaient ainsi offertes à l'occasion d'une naissance, par exemple.

Encouragées par ADITHI, cinq femmes décidèrent alors d'enfreindre la tradition et de se réunir hors de leur maison pour produire de ces saris recyclés et brodés appelés kanthas. Dix ans plus tard, 360 femmes travaillent dans la coopérative.

Une main-d'œuvre nombreuse est nécessaire: il faut trois mois à six personnes pour réaliser un kantha de 60 centimètres sur 90 tant le travail est minutieux. Cette étoffe brodée se vendra entre 250 et 350 \$, prix calculé selon la surface de la toile, c'est-à-dire 1,5 roupies par pouce carré, soit 0,07 \$ par centimètre carré. Une employée à plein temps de la coopérative gagne ainsi 1500 roupies, soit environ 40 \$, par mois. À ce prix, inutile de dire que seuls les Indiens fortunés et les étrangers des grands centres urbains peuvent se payer ces textiles folkloriques, utilisés comme dessus-de-lit ou comme tenture suspendue au mur.

**Les nécessités du commerce**

Pour arriver à commercialiser ces étoffes, Viji Srinivasan explique que les motifs, c'est-à-dire le design graphique, ont dû évoluer. «*Elles n'étaient pas vendables au début*», explique-t-elle. Mme Srinivasan a encouragé les villageoises à s'éloigner des représentations plutôt naïves des scènes de la vie domestique. À présent, les broderies traitent d'écologie locale, de la condition de jeunes prostituées urbaines, ou évoquent la vie au village.

Un autre savoir-faire local entre dans cette production artisanale. Les femmes, analphabètes pour la plupart, maîtrisent toutefois des techniques de représentation visuelle, explique l'une

# FORMES

## Les broderies de la liberté

des deux conservatrices de l'exposition, Skye Morrison. «*La tradition veut que les femmes peignent les murs des chambres nuptiales pour guider ou inspirer les jeunes mariés*», précise Skye Morrison (détail rappelant au passage à quel point la culture indienne se montre plus pédagogue envers la sexualité que celle issue de la tradition judéo-chrétienne.) «*ADITHI s'est donc appuyé sur ses compétences*», ajoute Skye Morrison, universitaire spécialisée en folklore indien et enseignante en textiles au Collège Sheridan à Toronto. Mme Morrison devait découvrir les kanthas en 1996, lors d'un voyage en Inde. De fil en aiguille (sans jeu de mots), elle résolut de monter une exposition au Canada avec celle qui était alors sa compagne de voyage, Dorothy Caldwell, elle-même artiste sur textile.

Le thème des broderies, leur message disons, a aussi changé, poursuit la conservatrice. «*Ce sont de véritables journaux sur tissus*», lance-t-elle (des dessins éditoriaux plutôt), évoquant le caractère de chronique sociale contemporaine des thèmes abordés, dont celui de la santé, avec le sida.

Une autre évolution dans le style des kanthas frappe lorsque l'on déambule dans les deux grandes pièces du Museum for Textiles où sont suspendues ces immenses étoffes. La couleur du tissu évolue. La teinte du coton vierge, le blanc cassé, domine, alors que certaines œuvres plus récentes utilisent de l'étoffe jaune orangé («*safran*», précise Viji Srinivasan, évoquant l'épice... indienne), voire bleu nuit. Et pour ajouter à l'effet dessus-de-lit, le cadre du motif s'éloigne du bord du tissu, montrant bien l'adaptation du design aux besoins de la clientèle.

**Un modèle coopératif**

Au fil de la visite, ces grandes toiles colorées un peu naïves prennent petit à petit une dimension tout autre, une fois replacées dans le contexte culturel, économique et historique de la genèse de cette coopérative de femmes. L'émancipation féminine par le travail trouvera sans doute un écho de ce côté-ci de la planète. Mais le fait ne devrait pas éclipser la notion plus générale de développement rural durable grâce à un savoir-faire local, en l'occurrence l'art graphique et l'industrie textile, s'ajoutant à un système de production et de distribution de modèle coopératif. Le petit village de Bushar s'est ainsi «in-



dustrialisé», intégrant à un système agricole celui de production de biens, où ce sont les femmes qui travaillent sur la «chaîne de production».

Et les hommes du village? «*Ils boivent et ne font rien*», laisse tomber Viji Srinivasan avec un brin d'indifférence dédaigneuse qui n'étonne guère de la part de cette militante et écrivaine féministe depuis près de 30 ans dans une société dominée par l'homme. Certains programmes tentent-ils d'inciter les hommes à embarquer dans l'aventure en leur parlant un langage qu'ils comprennent et en faisant appel aux valeurs de la culture masculine? Viji Srinivasan, visiblement surprise par la question, répond: «*Il n'existe aucun programme pour eux.*»

Skye Morrison nuance quelque peu. Les hommes continuent de travailler dans les champs — ils sont alors rémunérés en nature — ou continuent de pêcher. Ils se montrent fort satisfaits de l'amélioration de la qualité de la vie familiale grâce aux revenus d'appoint de leur épouse. Par contre, les propriétaires terriens qui louent leurs terres sont moins enchantés, précise Skye Morrison. «*Les propriétaires ne peuvent rien dire car cette production ne concerne pas la culture de la terre.*» En définitive, la situation ressemble bien à un début d'émancipation communautaire, et cela, pour le plus grand bien des femmes... comme pour celui des hommes. [carouyer@home.com](mailto:carouyer@home.com)

**STITCHING WOMEN'S LIVES**

Jusqu'au 27 février 2000  
The Museum for Textiles  
55, Centre Avenue  
Toronto  
Renseignements: (416) 599-5321  
[www.museumfortextiles.on.ca](http://www.museumfortextiles.on.ca)



Tapisserie de style khatwa exécutée par les femmes de Patna, en Inde.



IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone : (514) 866-2436  
Télécopieur : (514) 866-0681  
Courriel : [idsm@idsm.qc.ca](mailto:idsm@idsm.qc.ca)  
Site Web : <http://www.idsm.qc.ca>

**Les Prix de l'Institut de Design Montréal 2000 : 55 000 \$ en prix aux lauréats**

Le concours Les Prix de l'Institut de Design Montréal 2000, organisé en collaboration avec les associations professionnelles, les associations d'affaires et le magazine intérieurs, a pour but de souligner l'excellence en design, son intégration en entreprise et de ce fait, la reconnaissance de sa valeur économique.

Est admissible tout produit ou projet de design réalisé et complété au Québec depuis décembre 1997 par un designer, un partenariat entre un designer et une entreprise ou une entreprise possédant un service intégré de design.

Les candidatures reçues seront évaluées par un jury composé de membres reconnus dans le monde du design et des affaires. Un total de 55 000 \$ en prix est offert aux lauréats, dont

un Grand Prix attribué au meilleur projet, toutes catégories confondues, et des sommes de 5 000 \$, décernées au lauréat de chacune des six catégories suivantes :

- produits de consommation, industriel et commerciaux, incluant le transport;
- produits spécialisés (produits médicaux et scientifiques, équipements professionnels, jeux, etc.);
- ameublement (mobilier commercial, résidentiel, urbain; projets d'ameublement; produits d'éclairage et d'aménagement intérieur et extérieur);
- design d'intérieur (commercial, corporatif, résidentiel, institutionnel, hôtellerie, etc.);
- design graphique (image de marque, emballage, signalisation, exposition, etc.).

- design et nouvelles technologies (multimédia, etc.).

Les formulaires de mise en candidature sont disponibles du lundi au vendredi, entre 9 h et 17 h, à l'Institut de Design Montréal, 390, rue Saint-Paul Est, (514) 866-2436, poste 28. On peut également se les procurer auprès des associations suivantes :

- Association des designers industriels du Québec (514) 294-6531;
- Société des designers d'intérieur du Québec (514) 284-6263 ou 1 888 247-2750;
- Société des designers graphiques du Québec (418) 525-9800 ou 1 800 525-8325.

Les formulaires devront être retournés dûment remplis à l'IDM, au plus tard le **vendredi 14 janvier 2000, 15 h**.

Galerie

IDM

**OBJETS DESIGN... POUR VOUS!**

Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM :  
du samedi au mercredi, de 10 h à 18 h.  
du jeudi au vendredi, de 10 h à 21 h.